
FIDE ET FORTITUDINE

l'Antidote &c (par M. Léonard Aléa)
Paris 1801. in 8.

Nouvelle édition refondue et augmentée considérablement sous le titre de Religion triomphante &c

Barbier.

Antidote est cependant faible d'un poison qui cependant n'est pas très fort.

J. F. B.

ANTIDOTE
DE L'ATHÉISME,

OU

EXAMEN CRITIQUE du Dictionnaire des Athées, Anciens et Modernes.

Par M. Léonard Aléa.

Interest Reipublicæ cognosci malos.
CIC.

A PARIS,
De l'Imprimerie des Instructions Décadaires sur l'Enregistrement, rue Traversière-Saint-Honoré, n°. 24.

Vendémiaire an IX (Septembre 1800).

AVERTISSEMENT.

Dans le cours de l'impression, de nouvelles recherches nous ont fourni quelques additions pour les articles de Dupuis, Laréveillère-Lépaux, Lalande et Rœderer. Ceux de l'abbé Raynal et de J. J. Rousseau ont pareillement été completés. Telle est la matière des notes que l'on trouvera à la fin de cet écrit, et auxquelles il est indispensable de recourir, lorsque l'on veut voir de suite tout ce qui a trait au même auteur ou au même objet.

TABLE DES ARTICLES.

ANTIDOTE
DE L'ATHÉISME,
OU
EXAMEN CRITIQUE du Dictionnaire des Athées, Anciens et Modernes. (1)

ARTICLE PREMIER.

Qualifications données à ce Dictionnaire.

L'AUTEUR du Dictionnaire Neologique (le Cousin Jacques) en rendant compte de cet ouvrage (vol. 1er., pag. 277), le qualifie en ces termes : « Tout ce que l'orgueil (prétendu
» philosophique) en délire peut imaginer de
» plus absurde et de plus incohérent ; tout ce
» que l'exaltation d'un esprit faux peut pro-
» duire de ridicule et d'inepte ; tout ce qu'un
» cœur gâté par la pratique des systêmes im-
» pies et extravagans peut éprouver de rage

(1) L'auteur de ce Dictionnaire, imprimé à Paris en l'an 8, est Sylvain Marechal.

" contre la divinité ; tout ce qu'une tête mal
" organisée ; tout ce qu'un jugement pervers ;
" tout ce que l'ignorance, déguisée sous une
" apparence trompeuse d'érudition, peut con-
" cevoir de sophistique, d'atroce et de mons-
" trueux . . . . . se trouve renfermé dans ce
" nouveau *Dictionnaire*, inventé, écrit, im-
" primé, publié uniquement, comme il est
" aisé de le voir dès la première page, pour
" gagner quelqu'argent aux dépens des sots
" et de la vérité. — L'auteur, fidèle aux prin-
" cipes désorganisateurs qu'il a professés de tout
" tems, n'a consulté que sa haine aveugle
" contre tout ce qu'il y a d'auguste et de révéré
" sur la terre ; il n'a pas même eu l'adresse
" si naturelle à ceux qui font, comme lui,
" un métier de l'athéisme, de chercher à ranger
" de son parti les hommes reconnus pour tels.
" Il a fait tout ce qu'il fallait pour les éloigner
" de lui ; et M. Delalande lui-même se croi-
" rait déshonoré, si l'on pouvait penser, dans
" le public, qu'il donne son assentiment à un
" ouvrage si impertinent. — Non content de
" mettre *Bossuet* et *Fénélon* dans la liste des
" athées ; non content d'y placer J. C. lui-
" même, de le traiter d'*ignorant* en législation
" et de *monstre en morale*, de le couvrir enfin

„ des épithètes les plus viles et les plus odieuses,
„ il y range aussi *Bonaparte*, sans doute pour
„ diminuer l'estime et la confiance dont ne peut
„ se passer celui qui préside aux destinées d'une
„ grande nation. — Au reste, cet ouvrage n'est
„ que révoltant; il ne saurait être dangereux
„ pour personne. Les principes en sont si ri-
„ dicules, les applications si fausses, les cita-
„ tions si erronnées, que le lecteur le plus
„ simple voue le livre au mépris, dès les pre-
„ mières pages. Ce n'est pas en prêtant à tous
„ les ouvrages cités dans cette rapsodie un sens
„ illusoire et forcé, que l'auteur nous fera
„ croire qu'ils sont d'accord avec l'athéisme.
„ — Sans doute que l'auteur ne prétendra pas
„ aux récompenses que la Nation française doit
„ décerner aux moralistes utiles, qui inspirent
„ à leurs concitoyens l'horreur du vice et l'a-
„ mour des vertus sociales; sans doute qu'il
„ ne prétendra pas à la reconnaissance des fa-
„ milles honnêtes, pour les consolations qu'il
„ met les pères et mères à portée d'offrir à leurs
„ enfans! — Tout ce que nous savons, tout
„ ce que nous osons affirmer à la face de l'uni-
„ vers, c'est que, s'il y a des délits punissables
„ dans la profession d'écrivain, et s'il faut juger
„ le coupable sur la *question intentionnelle*, plutôt

„ que sur le tort réel qu'il a fait à la société, „ l'auteur du *Dictionnaire des Athées* ne pour- „ rait échapper à la conscience d'un *jury* équi- „ table, qui serait obligé de prononcer sur son „ ouvrage. Tout ce que pourroit faire l'indul- „ gence serait le renvoi aux *Petites-Maisons*. „

Les qualifications qui viennent d'être données au Dictionnaire des Athées sont très-méritées et fortement énoncées : elles annoncent l'ouvrage le plus épouvantable qui ait encore paru. Mais pour qu'on ne puisse pas dire que la passion seule les a dictées, ou, du moins, qu'elles ont une forte teinte d'exagération, il importe de motiver le jugement du critique, et c'est ce que nous allons entreprendre, en attendant qu'une plume plus exercée que la nôtre, publie une réfutation complette de ce fameux Dictionnaire ; production inouie, abominable, et qui SERAIT CAPABLE DE DÉSHONORER UNE NATION, si chacun, selon ses lumières, ne concourait à en faire connaître toute la noirceur, ou si après avoir souffert et même autorisé, en quelque sorte, la publication de cet ouvrage, une puissance invisible s'opposait à ce que l'on préparât le triomphe de la vérité sur l'erreur, sur l'égarement funeste

de l'écrivain qui l'ont porté à inscrire dans son Dictionnaire des hommes véritablement attachés au christianisme, et dont les écrits constituent la preuve la plus forte que l'on puisse desirer.

ART. II.

Du vaste projet des Athées.

Il est naturel de se demander d'abord ce qu'ont prétendu les athées, en rendant publique cette production infernale. Ce qu'ils ont prétendu? Il n'y a pas de personne instruite qui ne le voye à l'ouverture du livre; mais pour qu'il ne reste aucun doute sur ce point important, il faut les entendre parler eux-mêmes.

Ils commencent par demander (Discours préliminaire, pag. 70) qu'est-ce qu'un athée? Et ils répondent: « Le véritable athée est un » philosophe modeste et tranquille qui n'aime » point à faire du bruit et qui n'affiche pas » ses principes avec une ostentation puérile, » et en note il est dit: « Quelques athées connus » ne sentent pas assez TOUTE LA DIGNITÉ DE » LEUR OPINION, L'ATHÉISME ÉTANT LA CHOSE » LA PLUS NATURELLE, LA PLUS SIMPLE. »

La publication de l'ouvrage prouve, en effet, la modestie, la tranquillité de l'auteur, et combien peu il aime à faire du bruit ! Mais poursuivons.

Pag. 122, art. Dupuis, est une note ainsi conçue : « Le nombre des livres augmente dans » une progression effrayante. Dans peu il faudra » nécessairement y porter le *flambeau* de la critique. On commencera sans doute par les » monstrueuses bibliothèques de la théologie. »

Pag. 166, art. Gaulard, ils nous disent : « Il faudra bien un jour faire main-basse sur » la métaphysique, sur l'ontologie, l'idéologie, etc. et réduire toute la philosophie à la » physique expérimentale et à la morale pratique. Pour nous entendre, simplifions nos » études, émondons l'arbre des connaissances « humaines, ET C'EST A QUOI TEND L'A» THÉISME. »

Pag. 213, *verbo italiens*, Clavigny de Sainte-Honorine disait : « Je ne trouve pas d'athées » chez nous (en France) avant le règne de » François 1er., ni en Italie qu'après la dernière prise de Constantinople. » Suit un pas-

sage de Bayle, qui porte que « la plupart » des beaux esprits et des savans humanistes » qui brillèrent en Italie, lorsque les belles-» lettres commencèrent à renaître, n'avaient » guère de religion. » L'article est terminé par une note en ces termes : « Et toujours, ho-» norables lecteurs, toujours les lumières et » l'athéisme allant de compagnie, les bonnes » lettres commencent par dégrossir l'esprit hu-» main ; la philosophie sur leurs pas lui donne » de la hardiesse. On rit d'abord des ridicules » religieux ; puis on en vient aux préjugés ; » on attaque corps à corps le phantôme qui » les renferme tous. On le terrasse, ou plutôt » on le dissipe, ET LA RÉVOLUTION EST FAITE. »

Pag. 352, art. Plotin, est une note qui porte : « la grande et belle expérience *d'une République* » *sans Dieu*, est encore à faire ; elle serait digne » du gouvernement français. »

Pag. 383, art. Roma. Affectés du peu de succès de leur doctrine, ils en témoignent un peu d'humeur par cette note : « Disons aussi » que les hommes, constitués comme ils le sont, » méritent peu qu'on prenne la peine de les » instruire. Ils ne sont pas encore en état de

» profiter du sacrifice que le sage pourrait leur
» faire de son repos et de sa vie. Pourtant il
» faudrait commencer par quelque chose. »

Pag. 389, articles Reinesius et Grotius : « Ils
» étaient, dit l'auteur, de la Religion des *Pru-*
» *dens*. Ils s'étaient fait une religion particulière,
» composée de ce qu'ils avaient trouvé de
» meilleur dans toutes les autres ; on l'appelle
» aussi religion politique : religion philosophi-
» que lui était donnée à cause qu'elle dégage
» de l'obligation de croire ; et l'on sait *qu'un phi-*
» *losophe ne s'assujettit à l'autorité de personne*. »

Pag. 410, après l'art. des insulaires qui croient
à la fatalité, est cette note : « Rien ne prouve
» mieux combien le peuple est inconséquent ;
» il se rapproche à chaque instant de l'athée,
» et ne cesse de le voir *de mauvais œil*. »

Pag. 417, article dont le titre est *sans Dieu*,
ils disent : « Il n'existe encore aucune institution,
» spécialement destinée à combatrre et détruire
» *la croyance en Dieu ;* de tous les préjugés
» celui qui fait le plus de mal. L'urgence d'une
» institution est reconnue tacitement par les
» bons esprits. »

Page 433, art. Simon. Autre note qui porte : « Au lieu de perdre le tems à discuter la pré- » séance de la religion naturelle sur les révé- » lées, il vaudrait bien mieux, ce semble, s'oc- » cuper à démontrer la parfaite inutilité et des « uns et des autres. » A la page 472, article Théistes, l'auteur avait déjà dit : « Pour peu » que les Théistes ou Déistes aient de logique, » ils ne tardent pas à devenir athées. *Ils sont* » *sur le chemin.* »

Nous prions le lecteur de vouloir se rappeler les différens passages qui viennent d'être fidèlement rapportés ; ils auront leur application dans la suite.

Tel est donc le vaste projet des athées ; tels sont les sentimens qui les animent et les principes qui les dirigent ! Ils désireraient, comme l'on voit, qu'on fît l'expérience d'une *république sans Dieu.* Alors ne s'assujettissant à *l'autorité de personne* par un privilége réservé, disent-ils, au philosophe, il leur serait facile *d'émonder l'arbre des connaissances humaines.* En secouant ainsi tout ce qu'ils appellent préjugés, toute autorité, ils compteraient pourtant *faire eux-mêmes autorité* (chose infiniment re-

marquable) afin d'établir, sans obstacle, la nouvelle doctrine. S'ils se faisaient flatteurs des peuples (caractère bas comme l'on sait), ils pourraient réaliser leur projet jusqu'à un certain point ; mais ils ne dissimulent pas leur mépris pour le peuple, *puisqu'ils disent que les hommes méritent peu qu'on prenne la peine de les instruire ; ils voient même avec chagrin qu'on ne cesse de les regarder de mauvais œil.* Après avoir rejetté la religion révélée, ils ne veulent même pas d'une religion naturelle ; ils désapprouvent que les déistes ne se réunissent pas aux athées, *dès qu'ils sont sur le chemin.* La conquête sur laquelle ils ont compté ne sera donc pas facile.

Mais en la supposant, les athées ne seraient pas encore satisfaits. Après avoir détruit en France toute croyance en Dieu, enorgueillis par ce succès, flattés d'être les seuls ayant la puissance, l'autorité que donne la raison universelle, et ne pouvant souffrir que le reste de l'Europe leur opposât des principes religieux, ils iraient, n'en doutez pas, le fer et la flamme à la main, parcourir les diverses contrées pour y opérer la dévastation ou la mort, jusqu'à ce que tous les peuples eussent embrassé l'athéisme !

On objectera qu'un aussi abominable dessein n'est pas dans leur cœur. Pourquoi donc, répondrons-nous, le manifestent-ils dans leur propre patrie ? Pourquoi cette préférence criminelle ? On doit comparer la conduite qu'ils tiennent à celle d'un enfant dénaturé qui ne craint point, qui ne rougit point d'assassiner les auteurs de ses jours ?

Il ne faut pas passer sous silence l'extrême délicatesse des athées sur la définition des termes. A l'article impie, pag. 206, ils disent : « Rien » de moins déterminé que la signification de » ce mot auquel on attache si souvent une idée » vague et confuse de scélératesse. Pour que » ce mot d'athée ou d'impie rappellât à l'esprit » quelqu'idée de scélératesse, à qui l'appliquer ? » Aux persécuteurs ! *Et ils citent Helvétius.* »

Puisque les athées ignorent la vraie signification du mot *impie*, il faut la leur apprendre. Voyez le pseaume 13, verset 1er., où le Roi prophète s'exprime ainsi : « L'insensé a dit » dans son cœur (car il n'osait le dire tout haut) » il n'y a point de Dieu. » Or, l'insensé est celui qui a perdu la raison ; et ayant perdu la raison, il est fou, ou imbécille. Ouvrez tous

les dictionnaires, et vous trouverez qu'on ne peut sans impiété nier l'existence de Dieu. Or, l'athée nie l'existence de Dieu, donc il est impie. Consultez le dictionnaire latin de Danet, vous y lirez « *impius*, qui n'a point de respect pour » Dieu, qui est sans religion, qui n'a ni piété » ni religion. »

Ajoutez que les athées qui s'effarouchent à la seule prononciation du mot *impie* sont, à-la-fois, D'INSIGNES BLASPHÉMATEURS. Blasphême se dit des paroles impies et injurieuses que l'on dit des saints, des choses saintes, des mystères de la religion, et à plus forte raison de la personne sacrée et divine de J. C., le sauveur, le rédempteur promis aux nations, par les livres originaux de l'Ancien Testament, dont les Juifs comme les Samaritains sont dépositaires. Ceci servira de réponse à ce que dit l'auteur du Dictionnaire, *verbo* J. C., dont il n'a pas rougi de faire un article blasphématoire et sacrilège. Dans l'ancienne loi les blasphémateurs étaient lapidés; une ordonnance de Saint-Louis prononça aussi la peine de mort contr'eux. Les ordonnances d'Orléans, de Moulins et de Blois avaient renouvelé les mêmes dispositions. Si quelqu'un était assez osé pour aller afficher

l'athéisme à Constantinople, il serait empalé sur-le-champ.

O ma patrie ! à quel excès d'avilissement tu es réduite, pour qu'il existe dans ton sein des hommes atroces, transportés de rage au point d'outrager, de blasphémer publiquement et impunément le saint nom de Dieu et celui de J. C., constamment reconnu, révéré, adoré par les sectes même séparées de l'Eglise catholique, mais qui n'ont pas cessé d'être chrétiennes !

ART. III.

Coup-d'œil général sur tout l'ouvrage.

DANS les 1057 articles dont le Dictionnaire est composé, figurent seize femmes. Il était d'autant plus inutile de les y comprendre, qu'on ne leur attribue aucune production du genre de celles dont les athées aiment à se glorifier. Il faut excepter de ce nombre madame de Sévigné, dont on rapporte deux phrases qui ne respirent point certainement l'athéisme, insérées, dit-on, dans ses lettres 59 et 453. Nous avons sous les yeux le recueil de cette femme célèbre, en 9 vol. ; nous avons cherché inutilement la phrase que l'on assure être contenue

dans la lettre n°. 59. A l'égard de la seconde, elle est introuvable, du moins dans les éditions de Paris. Chaque volume a son n°. 1er. et suivans, et le n°. du second volume n'est pas la continuation du dernier n°. du tome 1er., et ainsi des autres. Au surplus, voici les noms de ces femmes qu'on inculpe faussement d'athéisme; Aspasie; Barbara, impératrice de Hongrie; la marquise du Châtelet; Condorcet (la veuve); Deshoulières; Duplessis (veuve Camille-Desmoulins); Dufour Géoffrin (la veuve); Julien (la veuve); l'Espinasse (mademoiselle); Marguerite de Valois, reine de Navarre; Ninon de l'Enclos; Salaignac (Pasquet); Serrail (les femmes du); Sévigné et Sophie-Bertin. Nous ne faisons qu'indiquer ici madame du Châtelet et madame Deshoulières; elles auront leur article particulier ci-après, §. II.

Quant aux autres articles de ce fameux Dictionnaire, ils se reportent, en très-grande partie, au paganisme; mais qui ne sait qu'avant l'établissement du christianisme, différentes sectes de philosophes avaient imaginé toutes sortes de systêmes, sans pouvoir trouver le véritable, et que l'on donne à cette philosophie ancienne diverses épithètes, en disant qu'elle devint

impie sous Diagoras, vicieuse sous Epicure, hypocrite sous Zénon, effrontée sous Diogène, intéressée sous Démocharès, voluptueuse sous Métrodoras, fantasque sous Cratès, bouffone sous Menippus, libertine sous Pyrron, chicanneuse sous Cléante, inquiète sous Arcesilas, etc.

Remarquez, en même-tems, qu'il n'est pas donné aux athées modernes de surpasser en science et en sagesse les philosophes véritablement célèbres de l'antiquité. Socrate, Platon, Aristote, dont on admirait avec raison l'éloquence et le génie, n'ont jamais pu porter leur patrie à vivre d'après les règles de morale qu'ils enseignaient; ils n'ont jamais pû corriger les vices qui y régnaient; ils n'ont jamais eu qu'un petit nombre de disciples, et ces disciples ont le plus souvent fait chacun leur systême.

Si vous en doutiez, voyez ce que le conseiller d'Etat Rœderer en a dit lui-même (1): après avoir passé en revue les Stoiciens, les Epicure, Diogène le cynique, Aristippe, les Platoniciens, il ajoute : ,, En un mot, osons le dire, depuis

(1) Mémoires d'Economie, de Morale et de Politique, vol. 1er., n°. 7, pag. 329.

„ Pythagore jusqu'à Jean-Jacques Rousseau et „ Helvétius, tels sont la plupart de nos ouvrages anciens et modernes sur nos sciences „ morales qu'après un long et pénible travail, „ où vous vous étiez flatté d'avancer en les suivant pas à pas, il se trouve au bout de la „ carrière que vous n'avez rien fait que tourner. „

Mais si tel était le jugement que l'on dût porter des philosophes grecs en général, il faudrait d'abord en excepter Socrate et Platon. Rapporter ici le fonds de leur doctrine ce serait une digression beaucoup trop longue : nous nous bornerons à présenter une réflexion très-judicieuse de M. l'abbé Sallier, qui, en traduisant un morceau du dixième Livre des Lois, a dit (1) : « Les objections proposées aujourd'hui contre „ la religion en général et la Providence en particulier, avec tant d'acharnement, sont les „ mêmes, à peu de chose près, que celles qu'on „ formait du tems de Platon : et si ce philosophe, aidé des seules lumières de la raison, „ a pu en triompher, elles ne sont rien moins „ que redoutables, pour quiconque est éclairé „ du flambeau de la révélation. „

---

(1) Académie des Belles-Lettres, vol. 18, pag. 152, Histoire.

Il faudrait aussi excepter Cléanthe Lycien, disciple de Zénon, dont l'auteur du Dictionnaire se borne à dire simplement, page 82, qu'il admettait le dogme de la divinité de l'univers.

Pour réfuter cette assertion, il importe de rapporter l'hymne de ce philosophe, conservé par Stobée, comme un des plus beaux monumens qui nous sont restés de l'antiquité, et qui a été traduit par l'abbé Souchay. (1)

« O père des Dieux, s'écrie Cléanthe, vous qui réunissez plusieurs noms, et dont la vertu est une et infinie, vous qui êtes l'auteur de cet univers, et qui le gouvernez suivant les conseils de votre sagesse, je vous salue, ô roi tout-puissant, car vous daignez nous permettre de vous invoquer. Nous qui rampons sur la terre, ne sommes-nous pas l'ouvrage de vos mains et comme l'image de votre parole éternelle? Vous serez donc, ô Jupiter, la matière de mes louanges et votre souveraine puissance fera le sujet ordinaire de mes cantiques, tout redoute

(1) Académie des Belles-Lettres, vol. 12e., pag. 14. Mémoires.

les traits dont vos mains invincibles sont armées. Sans vous rien n'a été fait ; sans vous rien ne se fait dans la nature. Vous voulez les biens et les maux selon les conseils de votre loi. LOI ÉTERNELLE QU'OSENT BRAVER LES IMPIES. MALHEUR A CES IMPIES ! S'ils étudiaient votre loi, s'ils lui obéissaient, ils couleraient des jours heureux dans l'innocence et dans la paix ; mais ils ne suivent que les lois d'un aveugle instinct, ils sont les vils esclaves, les miserables jouets de toutes les passions. O vous, grand Jupiter ! qui faites entendre votre tonnerre dans les nues, daignez éclairer les faibles humains ; ôtez-leur cet esprit de vertige qui les égare ; donnez-leur une portion de cette sagesse avec laquelle vous gouvernez la nature. Alors ils ne chériront d'autre occupation que celle de chanter éternellement cette loi universelle qu'ils méconnaissent ! »

L'abbé de Reyrac, qui a aussi traduit cet hymne, observe qu'il n'est guère possible de parler de la divinité avec plus de majesté, d'élévation et d'éloquence. « Otez, dit-il (1), le

(1) Hymne au Soleil. Disc. préliminaire, pag. 49, édition de 1782, in-8°.

nom de Jupiter, et remplacez-le par celui de Dieu ; ce poëme, mis en vers, pourrait être chanté dans nos temples. »

Et voilà, il faut le dire une fois pour toutes, avec quelle fidélité l'auteur du Dictonnaire nous transmet la doctrine des anciens philosophes.

Mais il ne suffit pas de parler des philosophes en général. Il faut voir de quel œil les Athéniens eux-mêmes regardaient ceux qui prêchaient l'impiété. Voici ce que nous apprend un savant académicien (1), après avoir dit qu'Hérodote rapportait tout à un Dieu qui conduit les événemens de la vie, qui voit toutes les actions des hommes et qui les punit de leurs crimes par ces malheurs mêmes où ces crimes les entraînent, il continue en ces termes : « C'était dans ces mêmes tems où Hérodote communiquait aux Grecs ses instructions historiques, que Protagoras répandait son systême destructeur, et employait l'art des sophistes à jetter des doutes cruels sur l'existence d'une Divinité. Les abus dont nous parlons devinrent si

(1) Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, vol. 39, page 28.

frappans et parurent si dangereux aux Athéniens, que peu de tems avant la guerre du Péloponèse il parut un décret de Diopite, qui ordonnait de dénoncer au peuple les athées et ceux qui donnaient des leçons sur les phénomènes de la nature. Ils les confondirent ainsi les uns avec les autres, parce que ces derniers ayant l'ambition de tout expliquer, remontaient jusqu'aux premières causes dont ils excluaient toute divinité, et ce n'était pas encore le seul genre de nouveauté qui fut à craindre dans les documens de la philosophie. »

Un autre académicien (1) nous instruit de quelle manière on réprimait à Athènes les crimes contre la religion. « On punissait de mort, dit-il, ceux qui parlaient ou écrivaient contre l'existence des Dieux ; qui brisaient avec mépris leurs statues ; ceux, enfin, qui violaient le secret des mystères avoués par le gouvernement. »

Diagoras qui enseignait à Athênes, vers 416 avant J. C., fut surnommé l'*athée*, parce qu'il niait la Providence et rejettait les Dieux. Les

---

(1) L'abbé Barthélemy. Voyage du jeune Anacharsis, vol. 1er., pag. 517, in-4°.

Athéniens le sommérent de rendre compte de sa doctrine, il se sauva. Alors les Athéniens mirent sa tête à prix, et promirent deux talens à qui le ramenerait en vie, et un talent à celui qui apporterait sa tête. (*Vide* le Dictionnaire Historique de l'Advocat.)

Maintenant les philosophes athées peuvent faire de la croyance des Athéniens le sujet de leurs méditations.

A l'égard des Romains il faut pareillement effacer de la liste des athées Cicéron, aussi grand philosophe qu'orateur célèbre. Voici le précis de sa doctrine : nous nous flattons de la rendre avec beaucoup plus d'exactitude que ne l'a fait l'auteur du Dictionnaire des Athées.

« Si nous n'avions, dit Cicéron (1), rien à espérer, rien à craindre des Dieux, nous n'aurions ni culte ni honneurs à leur rendre : mais, dès qu'il y a des Dieux et qu'ils veillent à ce qui nous regarde, et que nous en recevons des bienfaits, nous avons des obligations in-

---

(1) *Apud* Acad. des Belles-Lettres, vol. 43, page 82. Mémoires.

dispensables à remplir envers eux, et nous devons nous occuper de nourrir et d'étendre une religion qui s'allie avec la connaissance de la nature. „

„ Otez la religion à l'homme (1) et sa vie n'est plus que trouble, ses institutions ne sont plus que désordre; faites disparaître la piété envers les Dieux, aussitôt et la bonne-foi et la société du genre humain et cette vertu qui est universelle, cette vertu qui est la vertu par excellence, la justice, vont disparaître avec elle. „

L'orateur Romain enseigne encore (2) que les peuples doivent être persuadés que les Dieux connaissent l'intérieur de chacun, ce qu'il fait, ce qu'il pense, avec quels sentimens, avec quelle piété il remplit les actes de religion, et qui distinguent l'homme de bien d'avec les méchans!

Dans un autre endroit (3) il s'exprime ainsi: “ Avec le tems les opinions des hommes s'é-

---

(1) *De Natura Deorum*. Liv. 1er., chap. 2 et 23.

(2) Livre 1er. des Lois.

(3) *De Natura Deorum*. Liv. 2, chap. 2 et 28.

vanouissent, mais les jugemens de la nature se fortifient. De-là, il arrive parmi nous et parmi les autres peuples, que le culte divin et les pratiques de religion s'augmentent et s'épurent de jour en jour. . . . Ce culte doit être plein de respect, il exige beaucoup d'innocence et de piété et une inviolable pureté de cœur et de bouche. »

Voulant convaincre les athées sur la nature de l'ame, Cicéron employait ce raisonnement : (1) « On ne peut absolument trouver sur la terre l'origine des ames, car il n'y a rien dans les ames qui soit mixte et composé, rien qui paraisse venir de la terre, de l'eau, de l'air ou du feu ; tous ces élémens n'ont rien qui fasse la mémoire, l'intelligence, la réflexion ; qui puisse rappeler le passé, prévoir l'avenir, embrasser le présent. Jamais on ne trouvera d'où l'homme reçoit ces divines qualités, à moins que de remonter à un Dieu ; et par conséquent l'ame est d'une nature singulière, qui n'a rien de commun avec les élémens que nous connaissons. Quelle que soit donc la nature d'un être qui a sentiment, intelligence, volonté,

(1) Tuscul. 1ere., chap. 27.

principe de vie : CET ÊTRE-LA EST CÉLESTE, IL EST DIVIN, ET DÈS-LA IMMORTEL ! Dieu, lui-même ne se présente à nous que sous cette idée d'un esprit pur, sans mélange, dégagé de toute nature corruptible, qui connaît tout, qui meut tout, et qui a de lui-même un mouvement éternel ! »

O Cléanthe ! ô Cicéron ! c'est à vous et aux philosophes qui ont marché sur vos traces qu'il appartient d'instruire les hommes jaloux de connaître au vrai l'antiquité savante. Les athées de nos jours, au contraire, ne cherchent qu'à égarer l'esprit et à corrompre le cœur. Fasse le ciel qu'ils soient trompés dans l'espoir de faire des disciples !

ART. IV.

§. Ier.

Examen des autres articles du Dictionnaire, qui exigent une discussion relative à chaque auteur en particulier.

Nous croyons devoir commencer par former un tableau des membres de l'Institut National, que l'imprudent auteur du Dictionnaire, pour

ne rien dire de plus, a mis sur la liste des athées. Au moyen de ce tableau, nous éviterons les répétitions qui auraient été indispensables en suivant l'ordre alphabétique, sauf quelques exceptions en petit nombre.

Membres de l'Institut.	Classes dans lesquelles ils sont placés.	Précis de leur doctrine, d'après l'auteur du Dictionnaire des Athées, suivi des Notes dont il l'a accompagné.
BERTHOLET.	Chymie.	Ni fragment d'ouvrage, ni note.
BUONAPARTE.	Arts mécaniques.	Les Anglais ont dit qu'il est le général des Athées. *Voy. ci-après, parag. II.*
DUPUIS.	Antiquités et Monumens.	« Professeur au collége de France, auteur de l'Origine des Cultes, en 3 vol. in-4°., où ce philosophe établit *que la religion est inutile et même dangereuse.*
FOURQUEUX.	. . . .	« D'ordinaire les savans ne croient pas, mais ils seraient bien-aises qu'il n'y eût qu'eux d'incrédules. . . . C'est mal. La vérité, ce semble, ne saurait être trop, ni trop tôt connue. »
GARAT.	Analyse des Sensations et des Idées.	On nous assure qu'il est digne de se voir placé dans cette honorable nomenclature.
GRÉTRY.	Musique.	Il n'est point de la force de la plûpart des *illustres incrédules de l'Institut National.*
GUYTON DE MORVEAUX.	Chymie.	Ni fragment d'ouvrage, ni note.
LAGRANGE.	Géométrie.	L'auteur lui attribue cette phrase « Je crois impossible de prouver qu'il y a un Dieu. » Et la note porte : S'il est raisonnable, s'il est digne de l'homme de ne croire que ce qu'on lui prouve, tous les géomètres doivent êrre athées.
LALANDE.	Astronomie.	Il a réclamé lui-même une place dans ce Dictionnaire, en ces termes : « Je ne veux pas qu'on puisse dire un jour de moi : Jérôme Lalande, qui ne fut pas l'un des derniers astronomes de son âge, ne fut pas l'un des premiers philosophes des athées. » Dans quelques-unes de ses lettres à ses amis, il signe *Lalande, doyen des athées.* Ajoutons qu'il faut lire l'article en entier; il a quatre pages. Lisez aussi une lettre à Rœderer, transcrite à l'article de ce dernier, et où il dit que *les*

Membres de l'Institut.	Classes dans lesquelles ils sont placés.	Précis de leur doctrine, d'après l'anteur du Dictionnaire des Athées, suivi des Notes dont il l'a accompagné.
		philosophes qu'il y dénomme étaient persuadés qu'il fallait être imbécille pour croire en Dieu. » Nota. *Lalande sera l'objet d'un article particulier, au paragraphe II ; en attendant, il faut placer ici l'antidote, c'est le docteur Young qui nous le fournit dans sa Vingtième Nuit.* » LA RELIGION, dit-il, (pag. 154, édition in-8°., Paris 1769, EST FILLE DE L'ASTRONOME : UN ASTRONOME ATHÉE NE PEUT ETRE QU'UN INSENSÉ !
LAPLACE.	Géométrie.	Le géomêtre Laplace est d'avis que l'athéisme convient aux seuls savans. *Note communiquée.*
LEBLANC (de Guillet.)	. . . .	Traducteur de Lucrèce. Sa muse se montre dégagée de tout préjugé.
LEBRUN.	Poésie.	Il est auteur d'uu Poëme de la Nature, dont on ne connaît encore que plusieurs beaux fragmens.
LISLE DE SALLES.	Histoire.	L'indifférence est la religion de celui qui n'en a point. Ici, l'auteur cite la philosophie de la nature, et il ajoute : en ce cas, que d'athées dans le monde ?
MERCIER.	Morale.	La théologie a tout gâté dans le monde ; elle a rendu l'homme superstitieux au lieu de le rendre raisonnable.
MONGE.	Arts mécaniques.	Sans observation.
MONGEZ.	Antiquités et Monumens.	*A l'honneur d'être athée ;* ce sont ses propres expressions.
NAIGEON.	Morale.	Son article est très-étendu. Nous nous bornerons à copier le fragment transmis par l'auteur du Dictionnaire : « C'est, dit-il, parler en déclamateur et raisonner en sophiste, que d'insinuer qu'il n'y a point de probité sans religion. »
PRONY.	Arts mécaniques.	Sans observation.
RŒDERER.	Œconomie-Politique.	L'auteur renvoie au Mémoire de Rœderer, sur les Cérémonies Funèbres.
VOLNEY.	Analyse des sensations et des idées.	Dans ses *Ruines*, il adopte le systême de Dupuis, sur l'Origine des Cultes.

On sera peut-être étonné de ne pas voir figurer ici Laréveillère-Lépeaux, ex-membre du directoire exécutif, lui qui, à la séance de l'Institut, du 2 mai 1797 (12 floréal), s'est déchaîné si fort contre les prêtres et même contre le culte, au point de dire qu'il est chargé de dogmes et de pratiques qu'il appelle minutieuses. *Vide* ses Réflexions, imprimées chez Janson, en l'an 5.

Ce n'est pas assez d'avoir tracé ce tableau, il faut voir de quelle manière l'auteur s'exprime à l'article Institut National de France, composé, dit-il, *de dévots et d'athées*. Suit une très-longue note, qu'il est indispensable de transcrire en entier; la voici mot à mot : « Sur les mêmes fauteuils siégent, tour-à-tour, les Bernardin de Saint-Pierre, les Collin d'Harleville, les Louis Mercier, les Délille de Salle, les Laréveillère-Lépeaux, les Jussieu, etc. à côté des Lalande, des Naigeon, des Mongez, etc. Cette savante confrairie donne au moins, en cela, l'exemple de la tolérance des opinions. La concordance des principes serait peut-être aussi édifiante. Cela viendra. *L'Institut est jeune encore.* Lui vienne la barbe, nous le verrons sans doute déposer la *robe de l'enfance* pour endosser le manteau du philosophe. »

„ En attendant, que de scandales cette compagnie de tant de beaux esprits a donnés déjà dans ses lectures publiques, dans ses séances particulières ! . . . . S'il est tems de proclamer toute la vérité, l'Institut ne devait-il pas en prendre l'initiative solemnelle ? A quel autre corps est donc réservé le soin de dénoncer et poursuivre au tribunal de l'opinion les vieilles corporations religieuses ? L'école d'Athênes bravait les considérations. „

„ L'Institut est loin de tout cela; *plusieurs de ses membres vont encore à la messe.* Corneille, et je crois même Tournefort y allaient bien. Nous le savons ; *mais nous savons aussi que les tems ne sont plus les mêmes.* „

L'auteur continue, en disant : « C'est pitié de voir cent hommes, choisis parmi les doctes de toute une grande nation, et délivrés de la triple inquisition sacerdotale, parlementaire et ministérielle, faire si peu, se prononcer si faiblement contre les préjugés de leur pays et de leur siècle, et s'empresser de rappeler les poids et mesures à l'unité, avant de l'avoir introduite dans la morale publique ! . . . . . „

O vous tous qui composez l'Institut Na-

tional, et qui tenez aujourd'hui la place de l'Académie Française, fondée par le cardinal de Richelieu; des Académies des Belles-Lettres et des Sciences, fondées la première en 1663, la seconde en 1666, par Louis XIV, dont elles ont tant illustré le règne! vous n'ignorez certainement point que pour pouvoir être admis dans ces corps célèbres, deux scrutins étaient ouverts, l'un au sujet de la science en général, l'autre relativement aux mœurs; et il n'est jamais arrivé, du moins que nous sachions, qu'un candidat se soit présenté comme ayant la réputation d'être athée, ou que reconnu ensuite pour tel, il ait conservé sa place d'académicien. Eh bien! voici un impie caractérisé qui a l'audace de qualifier d'athées vingt d'entre vous! Serait-il possible que vous fussiez indifférens à une pareille inculpation, et que par votre silence, vous vous exposassiez à perdre toute considération auprès des autres sociétés savantes de l'Europe, avec lesquelles vous entretenez sans doute des correspondances? Non, nous ne saurions le croire! Vous savez qu'un Roi est encore plus puissant par sa réputation que par ses armées: il en est de même d'une société savante; elle doit, relativement aux mœurs, être sans tache: que s'il existe dans

son sein un corps gangréné, il importe à son honneur de le séparer de ce qu'il y a de pur. Le duc d'Orléans régent disait à l'occasion du duc d'Olonne son allié, qui fut décapité : « s'il y a du mauvais sang dans ma famille, je veux qu'on le tire. »

Nous ne parlerons pas des injures assez grossières que l'auteur du Dictionnaire vous a prodiguées dans sa note, ni du ridicule dont il cherche à vous couvrir, en disant que *vous êtes des enfans, et que plusieurs d'entre vous vont encore à la messe*. Tout cela ne mérite au fond que le mépris ; cependant, il faut le dire, cet espèce de sarcasme décèle un furibond qui cherche à semer le trouble et la discorde dans un corps littéraire, qui ne devrait lui inspirer d'autres sentimens que l'admiration et le respect.

Maintenant nous allons reprendre l'ordre alphabétique adopté par l'auteur, mais en nous bornant aux articles les plus importans, ainsi que nous l'avons annoncé. Si on le suivait pas à pas, il y aurait matière à composer un gros volume, et ce serait un ouvrage au-dessus de nos forces.

§. II.

Abbadie, théologien Béarnais. « Il comparait la religion à l'Apocalypse. Par fois les théologiens ont des accès de philosophie. »

Ce n'est-là, comme on voit, qu'une mauvaise plaisanterie. Abbadie est auteur d'un Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne, où l'athéisme est victorieusement combattu ; et c'est précisément parce que cet ouvrage est souverainement estimé, que Sylvain Marechal n'y répond que par un persifflage : On voit qu'il aime à manier l'arme du ridicule ; mais dans un sujet aussi sérieux, elle prouve, au contraire, qu'on n'a aucunes bonnes raisons à donner. Au reste, remarquez bien cette affectation de rapporter une simple phrase, imaginée, peut-être, à plaisir, ou qui, en la supposant, présenterait un sens tout opposé, si l'on voyait ce qui précède et ce qui suit. Le défaut d'une citation exacte empêche toute vérification, du moins il faudrait plus d'un jour pour lire attentivement le Traité d'Abbadie. Telle est la tactique de l'auteur du Dictionnaire à presque tous les articles qui le composent. Nous devons en prévenir le lecteur, parce qu'il est essentiel de s'en souvenir.

ALEMBERT. (D') « Soyez sûr que votre religion est fausse, si la vérité n'en est pas plus claire que le jour. On ne paye point les géomètres avec la monnaie des probabilités. »

Nous lisons dans le Supplément du Dictionnaire Historique de l'Advocat, édition de 1789, ce qui suit : « Quelqu'opinion qu'on ait voulu donner de la religion de d'Alembert, il a toujours eu la sagesse de respecter la véritable dans ses écrits. » En effet, dans les Mêlanges de Littérature, (vol. 4, pag. 383), il dit : « Chez toutes les nations il y a deux choses qu'on doit respecter, la religion et le gouvernement. » Dans le même ouvrage, en parlant de l'abus de la critique en matière de la religion, et cherchant à venger la philosophie *des reproches d'impiété* dont on la chargeait ; il a eu assez de bonne-foi pour convenir que ces reproches étaient fondés ; il ajoute : « De pieux écrivains ont été, pour ainsi dire, à la découverte de l'impiété dans tous les livres nouveaux ; *et il faut avouer qu'ils y ont fait une moisson assez abondante* »

Aujourd'hui la moisson est plus qu'abondante,

dante, les athées ont comblé la mesure du crime, de l'impiété et de la scélératesse.

BACON, (François) chancelier d'Angleterre : « L'athéisme n'ôte pas la raison, ne détruit point les sentimens naturels, ne porte aucune atteinte aux lois ni aux mœurs. . . . Un athée, loin de brouiller, est un citoyen intéressé à la tranquillité publique par l'amour de son propre repos, etc. »

Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir en sa possession ou de se procurer les ouvrages du chancelier Bacon, dont les Anglais ont donné une magnifique édition, tant latine qu'anglaise, en 4 vol. in-folio. Londres, 1740; et une autre en 1765, 5 vol. in-4°., et dont l'auteur du Dictionnaire a tiré, sans doute, les divers fragmens qu'il rapporte.

Mais nous avons sous les yeux l'analyse de la philosophie de ce célèbre chancelier (1), et voici ce qu'on y lit : « La théologie naturelle est la connaissance de Dieu, acquise par les lumières de la raison : elle est propre à combattre l'athéisme. Les payens imaginèrent une

---

(1) Par M. Deleyre. Leyde, 1778, vol. 1er., chap. 7, p. 302. Cette analyse est citée par l'auteur même du Dictionnaire, *verbo* Deleyre.

chaîne d'or par où Jupiter attirait les hommes au ciel, au lieu de descendre lui-même sur la terre. Ainsi, l'on s'élève à connaître la gloire et la puissance de Dieu par la voie de la nature. . . . Les merveilles de l'univers expriment la puissance du Créateur. . . . La lumière naturelle est ce langage que toutes les créatures tiennent à notre esprit, et cet autre langage qu'un instinct secret tient à notre cœur ; c'est le flambeau de la raison et celui de la conscience qui servent à diriger nos pensées et nos actions. Mais cette lumière nous reproche plutôt nos fautes, qu'elle ne nous instruit de nos devoirs. IL FALLAIT DONC UNE RÉVÉLATION pour achever de perfectionner nos mœurs et nos idées. Dieu a des prérogatives et des droits singuliers sur l'homme, celui de soumettre sa volonté, malgré le penchant ; et celui de faire plier sa raison, malgré sa résistance. Si l'on ne cède qu'à l'évidence, quand Dieu parle, quel hommage lui rend-on que n'obtienne le témoin le plus suspect? L'INCRÉDULITÉ EST DONC UN ATTENTAT CONTRE LA PUISSANCE ET L'AUTORITÉ DE DIEU, COMME LE DÉSESPOIR EST UN OUTRAGE FAIT A SA BONTÉ. »

De bonne-foi, le chancelier Bacon devait-

il être mis sur la liste des athées, tandis que tout fait voir combien il abhorrait l'incrédulité ? Jusqu'à quand, philosophes athées, abuserez-vous de la crédulité des lecteurs ordinaires et qui communément n'approfondissent rien ?

BONAPARTE ou Buonaparte. « Les Anglais disent que Bonaparte est le genéral des athées. *Note communiquee par Lalande.* Serait-ce d'après son expression familière : le Dieu de la fortune m'accompagne ! César s'exprimait de même, et César n'était rien moins que religieux. »

Ce n'est point à nous à venger Bonaparte, notre voix serait trop faible : mais nous aimons à citer la lettre qu'il écrivit aux consuls, le 14 juin 1800 (25 prairial), au sujet de la bataille de Maringo : On y lit cette phrase : ,, QUOIQU'EN PUISSENT DIRE LES ATHÉES DE PARIS, je vais aujourd'hui, avec grand plaisir, assister au *Te Deum* qui va être chanté dans la cathédrale de Milan. ,,

Quant à la comparaison avec César, relative à la croyance, qui est-ce qui ignore que César était payen comme tous les Romains, et qu'au contraire la Corse, dont Bonaparte est originaire est toute catholique ? Au surplus, si ce

grand général a connaissance du Dictionnaire que nous réfutons, du moins en partie, il peut, mieux que personne, confondre l'audacieux écrivain qui n'a pas craint de le faire passer pour athée. Nous croyons fermement que l'inculpation est purement gratuite ; et ce n'est pas ici le seul article où l'auteur de ce Dictionnaire se soit permis de pareilles calomnies.

Bossuet. « On prétend que ce grand homme avait des sentimens philosophiques différens de sa théologie. »

C'est ainsi, en effet, que s'explique Voltaire, dans son Siècle de Louis XIV. Mais ces mots : *On prétend que, etc.* sont vuides de sens, n'étant suivis d'aucune preuve tirée des écrits mêmes de l'auteur qu'on critique. Ecoutons plutôt Labruyère, qui n'était pas un flatteur ; voici comment il s'exprime dans un discours académique, du 15 juin 1693, en désignant le grand Bossuet : « Que dirai-je de ce personnage qui a fait parler si long-tems une curieuse critique, et qui la fait taire ; qu'on admire malgré soi, qui accable, par le grand nombre et par l'éminence de ses talens ; orateur, historien, théologien, philosophe d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans

ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire; un défenseur de la religion, une lumière de l'Eglise, parlons d'avance le langage de la postérité. *Un père de l'Eglise* ! Que n'est-il point? nommez, Messieurs, une vertu qui ne soit point la sienne?

Voltaire (*ibid*) a dit que les Oraisons funèbres et le Discours sur l'Histoire Universelle ont conduit Bossuet à l'immortalité; mais il ne faut pas borner la gloire de cet illustre prélat à ces deux ouvrages, quelques célèbres qu'ils soient; écoutons-le, en parlant de l'existence de Dieu, objet principal de nos remarques. Dans ses Élévations sur les Mystères, vol. 10 de ses Œuvres, pag. 3, il dit:

« De toute éternité Dieu est: Dieu est parfait: Dieu est heureux: Dieu est un. L'impie demande pourquoi Dieu est-il? Je lui réponds: pourquoi ne serait-il pas? est-ce à cause qu'il est parfait: et la perfection est-elle un obstacle à l'être? Erreur insensée. Au contraire, la perfection est la raison d'être. Pourquoi l'imparfait serait-il, et le parfait ne serait-il pas? C'est-à-dire; pourquoi ce qui tient plus près du néant serait-il, et ce qui n'en tient rien du tout ne serait

pas ? Qu'appelle-t-on parfait ? un être à qui rien ne manque. Qu'appelle-t-on imparfait ? un être à qui quelque chose manque. Pourquoi l'être à qui rien ne manque ne serait-il pas plutôt que l'être à qui quelque chose manque ? D'où vient que quelque chose est, et qu'il ne se peut pas faire que le rien soit ; si ce n'est parce que l'être vaut mieux que le rien, et que le rien ne peut pas prévaloir sur l'être, ni empêcher l'être d'être ? Mais par la même raison, l'imparfait ne peut valoir mieux que le parfait, ni être plutôt que lui, ni l'empêcher d'être. Qui peut donc empêcher que Dieu ne soit : et pourquoi *le néant de Dieu que l'impie veut imaginer dans son cœur insensé*? (Psal. XIII. I.) Pourquoi, dis-je, le néant de Dieu l'emporterait-il sur l'être de Dieu ; et vaut-il mieux que Dieu ne soit pas que d'être ?

„ O Dieu ! on se perd dans un si grand aveuglement. L'impie se perd dans le néant de Dieu, qu'il veut préférer à l'être de Dieu. Et lui-même, cet impie, ne songe pas à se demander à lui-même, pourquoi il est. Mon ame, ame raisonnable, mais dont la raison est si faible, pourquoi veux-tu être et que Dieu ne soit pas ? Hélas ! vaux-tu mieux que Dieu, ame faible,

ame ignorante, dévoyée, pleine d'erreur et d'incertitude dans ton intelligence ; pleine dans ta volonté de faiblesse, d'égarement, de corruption, de mauvais desirs, faut-il que tu sois, et que la certitude, la compréhension, la pleine connaissance de la vérité, et l'amour immuable de la justice et de la droiture ne soit pas.

« On dit le parfait n'est pas : le parfait n'est qu'une idée de notre esprit, qui va s'élevant de l'imparfait qu'on voit de ses yeux, jusqu'à une perfection qui n'a de réalité que dans la pensée. C'est le raisonnement que l'impie voudrait faire dans son cœur insensé, qui ne songe pas que le parfait est le premier, et en soi, et dans nos idées ; et que l'imparfait, en toutes façons, n'est qu'une dégradation. Dis, mon ame, comment entends-tu le néant, sinon par l'être? Comment entends-tu la privation, si ce n'est par la forme dont elle prive ? Comment l'imperfection, si ce n'est par la perfection dont elle déchoit ? Mon ame, n'entends-tu pas que tu as une raison ; mais imparfaite, puisqu'elle ignore, qu'elle doute, qu'elle erre et qu'elle se trompe ? Mais comment entends-tu l'erreur, si ce n'est comme privation de la vérité ; et comment le doute ou l'obscurité, si ce n'est comme privation de l'in-

telligence et de la lumière : ou comment l'ignorance, si ce n'est comme privation du savoir parfait; comment dans la volonté, le déréglement et le vice, si ce n'est comme privation de la règle de la droiture et de la vertu ? Il y a donc primitivement une intelligence, une science certaine, une vérité, une fermeté, une inflexibilité dans le bien, une règle, un ordre, avant qu'il y ait une déchéance de toutes ces choses : en un mot, il y a une perfection, avant qu'il y ait un défaut : avant tout déréglement, il faut qu'il y ait une chose qui est elle-même sa règle, et qui, ne pouvant se quitter soi-même ne peut non plus ni faillir, ni défaillir. Voilà donc un être parfait : voilà Dieu, nature parfaite et heureuse . . . . »

Maintenant, philosophes athées, escrimez-vous tant qu'il vous plaira. Affaiblissez, si vous le pouvez, la force des raisonnemens de l'illustre évêque de Meaux; mais sur-tout point d'échappatoire, point d'argumens négatifs; c'est votre tactique ordinaire; mais réfléchissez-y bien, sur un sujet aussi sérieux elle ne saurait vous réussir.

Au reste, si vous voulez vous former une

idée de la philosophie de ce grand-homme, lisez et relisez son Traité de la Connaissance de Dieu et de Soi-même ; tout y est beau, éloquent, magnifique ; et nous regrettons que les bornes que nous devons nous prescrire, ne nous permettent pas d'en présenter au moins la substance.

BUFFON « disait qu'il falloit une religion au peuple ; qu'il se servait par cette raison du mot créateur, au lieu de la nature ; et qu'il donnait satisfaction à la Sorbonne. »

M. le comte de Buffon est regardé par toutes les sociétés savantes de l'Europe comme un génie supérieur, le plus grand des naturalistes ; comme écrivain très-éloquent, et pénétré de respect pour la religion. Le voilà cependant mis sur la liste des athées ; quel délire ! quel opprobre pour une nation où de pareils excès restent impunis ! Tâchons de venger sa gloire ; nous ne pouvons mieux le faire qu'en le faisant parler lui-même.

Sur l'article de la religion des Brachmanes, il dit (1) : « Quoique très-ancienne, cette religion ne s'est guère étendue au-delà de leurs écoles, et jamais au-delà de leur climat. . . .

---

(1) Hist. Natur. Quadrupèdes, vol. 2, pag. 199, in-4°.

Cette religion est un exemple frappant du sort des opinions humaines ; et il termine ses observations en disant que toute religion fondée sur des opinions humaines est fausse et variable ; *qu'il n'a jamais appartenu qu'à Dieu de nous donner la véritable religion, qui, ne dépendant pas de nos opinions, est inaltérable, constante et toujours la même.*

„ La première et la plus saine partie de la morale, observe ce célèbre écrivain (1), est plutôt une application des maximes de notre divine religion, qu'une science humaine. La loi de Dieu fait nos principes, et la foi notre calcul. La reconnaissance respectueuse ou plutôt l'adoration que l'homme doit à son créateur, la charité fraternelle ou plutôt l'amour qu'il doit à son prochain, sont des sentimens naturels et des vertus écrites dans une ame bien faite. Tout ce qui émane de cette source pure, porte le caractère de la vérité ; la lumière en est si vive que le prestige de l'erreur ne peut l'obscurcir ; l'évidence si grande qu'elle n'admet ni raisonnement, ni délibération, ni doute, et n'a d'autre mesure que la conviction. „

(1) Hist. Natur. Quadrupèdes, vol. 1er., p. 46, in-4°.

Certes ! voilà des propositions clairement énoncées, établies avec autant de profondeur que de sagesse, et contre lesquelles viennent nécessairement échouer les systêmes absurdes des athées. Ici nous nous plaisons à rapporter une réflexion très-judicieuse, que nous lisons dans un auteur moderne : « Quand de tristes philosophes veulent détacher, dit-il, l'idée de nos devoirs, de celle de Dieu, ils mentent à leurs consciences, ou bien ils s'égarent dans leurs ténébreux systêmes. »

CHATELET. (Gabrielle-Emilie Breteuil, marquise du) « Le chapitre II de ses Institutions de Physique a pour titre : De l'Existence de Dieu. Il renferme ce qu'on a dit de mieux sur cette fameuse question. »

Et parce que cette femme célèbre nous a transmis tout ce que l'on peut dire de mieux sur l'existence de Dieu, la voilà sur la liste des athées ! chose vraiment inconcevable ! mais ne nous arrêtons pas à cette atroce calomnie. Le chapitre II des Institutions de physique commence ainsi : « L'étude de la nature nous élève à la connaissance d'un être suprême ; *cette grande vérité est encore plus nécessaire*, s'il est possible, *à la bonne physique* qu'à la morale, et elle doit être le fondement et la conclusion de toutes les recherches

que nous faisons dans cette science. Pour prouver cette importante vérité, madame du Châtelet dit : « Dieu est éternel, immuable ; le monde ni notre ame ne peuvent être l'être nécessaire ; l'être nécessaire, c'est-à-dire, Dieu doit être unique ; c'est un être intelligent ; son intelligence est infiniment au-dessus de la nôtre. Il est libre, infiniment sage, infiniment bon, infiniment puissant ; son entendement est le principe de la possibilité, et sa volonté la source de l'actualité des choses. Dieu n'est point dans le tems, et toute succession est immuable pour lui, l'actualité des choses dépend de la volonté de Dieu. »

Ces divers objets perdraient à l'analyse que nous en ferions. Il faut les lire dans l'ouvrage même ; et on sait qu'il est l'exposé fidele des principes de la philosophie de Newton et de Leibnitz. Quels grands maîtres ! Et combien seraient petits les philosophes athées qui oseraient se mesurer avec eux !

Voltaire (Siècle de Louis XIV), en parlant de madame du Châtelet, a dit : « Toutes les nations ont admiré la profondeur de son génie, et son éloquence. » Il en est resté-là, n'ayant osé dire toute la vérité.

CLARKE. (Samuel) Anglais. « Descartes, Pascal, le docteur Clarke lui-même, ont été accusés d'athéisme par les théologiens de leur tems. »

Ne voilà-t-il pas une inculpation bien fondée, et appuyée sur des preuves solides ? Est-il un homme sensé qui ne voye que c'est un excès de rage qui a porté l'auteur à inventer une pareille imposture. Nous parlerons ci-après de Descartes et de Pascal. Pour ce qui est du docteur Clarke, il est évident que l'auteur du Dictionnaire ne s'est déchaîné contre lui, que parce qu'il est l'auteur de l'ouvrage intitulé : *Démonstration de l'Existence et des Attributs de Dieu, pour servir de réponse à Hobbes, Spinosa et à leurs sectateurs ;* et personne n'ignore que nos athées philosophes sont les grands partisans du système de Spinosa. Au reste, le Traité de Clarke est très-estimé, et connu, sans doute, de toutes les personnes instruites ; il serait donc superflu d'en offrir ici l'analyse.

CONDILLAC. « Ce grand métaphysicien n'a pu prouver autrement l'existence de Dieu, qu'en le comparant à un horloger et l'univers à une montre. »

Ce début est, comme l'on voit, une pure

dérision, et ne vous attendez pas que l'auteur indique le passage du livre qu'il cite (c'est ainsi qu'il en use presque toujours) ; il faut le bien chercher, et malheur à ceux qui n'ont pas les ouvrages sous la main ! Celui dont il s'agit est à l'article V des Leçons préliminaires (1). Ce profond métaphysicien y parle en effet d'horloger et de montre. Pourquoi ? Pour en déduire les principes incontestables, savoir qu'il y a une suite de causes et d'effets subordonnés ; une première cause qui a fait l'univers ; que cette première cause embrasse tout, qu'elle est infinie, immense, indépendante, libre, immuable, éternelle ; que ses attributs essentiels sont justice, bonté, miséricorde, et qu'en réunissant tous ces attributs, on se forme l'idée de la providence.

Au lieu de rapporter ce passage qui aurait instruit le lecteur, l'auteur du Dictionnaire a cru qu'une plaisanterie amuserait davantage ; c'est en effet une bonne chose que celle de faire rire, mais non en matière grave.

---

(1) Cours d'Etudes, vol. 1er., édition de 1775.

DESCARTES. (René) « A fait croire que la religion ne le persuadait pas. Ici l'auteur cite Saint-Evremont, mais sans aucune énonciation du livre auquel on pourrait recourir. »

Lorsqu'en 1765 l'Académie Française couronna le Discours de Thomas, dont le sujet était l'éloge de Descartes. Qui se serait attendu que 35 ans après, ce philosophe, véritablement chrétien, serait inscrit sur la liste des athées! Qu'on relise cet éloge, qui, d'ailleurs, est un chef-d'œuvre d'éloquence, et on y verra (1) que le doute philosophique de Descartes ne s'étendit jamais aux vérités révélées; qu'il les respecta toute sa vie, et que ce n'était pas seulement comme chrétien, mais comme philosophe qu'il croyait que l'ame est immortelle. Il serait superflu d'entrer dans d'autres détails.

DESHOULIERES. (Madame) « Hainaut, poëte et athée, lui a montré tout ce qu'il savait. »

Phrase qui d'abord ne signifie rien. Au reste, on en croira sans doute mademoiselle Deshoulières, qui, dans la préface des Poésies, vol. 2,

---

(1) Œuvres de Thomas, vol. 4e., p. 130.

nous apprend que madame sa mère, sur la fin de sa vie, paraphrasa trois pseaumes; qu'elle finit, avec une soumission parfaite aux ordres du ciel, une vie remplie de souffrances, par une mort toute chrétienne.

Voilà donc encore un article à effacer de la liste infame des athées.

DIEU. « Livre à faire. Histoire philosophique et Politique de Dieu. . . . . Ce livre est sur le métier. »

Cette nouvelle production des athées sera, il n'en faut pas douter, le comble du délire, de l'infamie et de la scélératesse. Lorsqu'elle paraîtra, plus d'une plume s'exercera sans doute pour confondre l'auteur. O Athéniens (1)! vous n'auriez pas hésité de punir un crime aussi énorme.

DUPONT. (Jacob) « Postérieurement au mois de décembre 1792, J. Dupont donna, sur les places publiques, des leçons de morale et d'athéisme. Il n'en résulta aucun désordre. Ce fait répond à bien des calomnies. »

Jacob Dupont doit être mis sur la même

(1) *Vide* ci-dessus, pag. 20.

ligne

ligne qu'un Diagoras, dont la tête fut mise à prix par les Athéniens, un Lucrèce, un Vanini, etc., etc. Dupont, monté à la tribune de la convention nationale, le 14 décembre 1792, dit : « JE SUIS ATHÉE, ET JE L'AVOUE HAUTEMENT : Il le dit, ET IL FUT APPLAUDI. » Proférer ces paroles, a-t-on dit (1), dans le sanctuaire des lois, c'était ouvrir la boîte de Pandore; aussi s'est-elle épuisée sur la France. La postérité s'étonnera bien moins que, dans ce tems de délire, un fou ait osé professer l'*athéisme* à la face du ciel et de la terre, qu'elle ne sera surprise, sans doute, de voir que la premiére autorité d'un grand empire ait entendu ces blasphêmes dans son sein, sans frémir d'horreur ! .... Le jour qu'elle l'a souffert, le soleil devait cesser d'éclairer la France; et l'instant même où elle le souffrit, devait être le signal et l'époque de toutes les calamités et de tous les désastres...... O lâches que vous fûtes ! (2) »

(1) Dictionnaire Néologique, vol. 1er., p. 276.

(2) Ce qu'il y a de très-curieux dans le Dictionnaire des Athées, c'est que tout ce qui se passa à la séance de la convention y est exactement rapporté, article Dupont.

Fénélon et Bossuet. Après avoir rapporté un passage de l'abbé Irail dans son livre des Querelles littéraires, où il est dit que ces prélats avaient sur la religion des sentimens bien différens de ceux qu'ils ont professés, l'auteur du Dictionnaire ajoute : « *Ils avaient, comme Pascal, leurs pensées derrière la tête.* »

On a dit de Fénélon, et avec très-grande raison, « que les étrangers même révéraient en lui l'ami de l'humanié ; que plus grand, s'il est possible, par son humilité que par ses talens, il ne fonda le succès de ses missions que sur l'autorité de l'Evangile et la force de la persuasion, et qu'il prêchait la religion en esprit et en vérité. » Qui eût pu jamais s'attendre que, 85 ans après sa mort, il serait inscrit au Dictionnaire des Athées, tandis que sa mémoire est encore en vénération dans toute l'Europe ! » O Fénélon, votre gloire sera vengée !

Reprenons. Fénélon et Bossuet, ces deux illustres pontifes n'avaient point d'arrière-pensée dans le sens qu'on la leur prête très-gratuitement. L'arrière-pensée supposerait la duplicité, et, certes, ils ne l'ont jamais connue. Ils ont été admirés dans toute l'Europe, autant par leurs

sublimes écrits que par leurs vertus et leur orthodoxie, et c'est la première fois que l'on ose les taxer d'hypocrisie. Il n'appartient qu'à un athée prononcé, tel que Sylvain Maréchal, de se permettre une pareille imposture. Voltaire, plus judicieux (Siècle de Louis XIV), en parlant de Fénélon, a dit : « On a de lui cinquante-cinq ouvrages différens, tous partent d'un cœur plein de vertu, mais son Télémaque l'inspire. » Au reste, l'acharnement des athées contre l'illustre Fénélon, a principalement pour cause le Traité de l'Existence de Dieu; traité qui est le plus bel ornement de ses œuvres, et qui passera à la postérité la plus reculée, tandis que le Dictionnaire des Athées, après avoir inspiré la plus grande horreur, tombera, n'en doutons pas, dans le plus souverain mépris. Quant à Bossuet nous en avons déjà parlé.

FONTENELLE. « L'auteur du Dictionnaire critique, insinue que Fontenelle manque de religion. Il était de la secte nombreuse des Prudens. »

C'est encore ici une accusation hasardée, ou plutôt calomnieuse. M. Lebeau (1), dans l'éloge qu'il fit en 1757 de ce savant académicien, dit:

(1) Acad. des Belles-Lettres, vol. 27, p. 262. Histoire.

que neuf jours avant sa mort il reçut les sacremens qu'il avait demandés de lui-même, et certainement M. de Fontenelle n'était pas un hypocrite.

GALIEN. (de Pergame) « N'a pas seulement douté de l'immortalité de l'ame ; mais il l'a même mise en plusieurs endroits de ses écrits, » *Et en note il est dit :* « Pour l'ordinaire les alchymistes et les astrologues sont dévots ; les chymistes et les astronomes ne le sont pas. »

En parlant de ce célèbre médecin, c'est nous reporter presqu'au sein du paganisme, puisqu'il florissait dans le second siècle de l'ère chrétienne, et qu'alors il restait encore un assez grand nombre de disciples des anciens philosophes de la Grèce et de l'Italie. Il avait composé, dit le Dictionnaire historique de l'Advocat, deux cents volumes, qui furent brûlés dans l'embrâsement du Temple de la Paix.

Ici, comme en plusieurs autres articles du Dictionnaire, il faut offrir le contre-poison. Galien (1), après avoir remarqué l'exacte distri-

---

(1) *Apud* Théologie physique de Derham. Liv. XI, chap. 3.

bution des nerfs dans les muscles et dans les autres parties du visage, fait cette exclamation : Sont-ce-là les productions du hasard? Pour moi, quand je pense à cette distribution des nerfs jusques dans les moindres parties ; que ces nerfs sont chacun de la grandeur qu'il le faut pour chaque partie, je ne sais si l'on doit regarder comme des gens sages, ceux qui, en tout cela, ne reconnaissent d'autre agent que le hasard. Si cela est, où trouvera-t-on quelque chose fait avec art et avec dessein ? Car il est certain, que ce qui doit son origine au hasard, doit avoir un caractère tout opposé à celui de l'art. . . . . »

L'Hyppocrate de nos jours, le grand Boërhave, ravi à la vue de la mécanique du corps humain, s'écrie (1) : « O objet digne de la grande admiration ! ô méchanisme de la main de Dieu ! Et après avoir fait l'énumération des miracles méchaniques du corps humain, qu'il connaissait mieux que personne, il avoue qu'il en reste encore beaucoup plus à découvrir. »

---

(1) *Apud* Traité de l'Existence de Dieu, par M. Buller, doyen de l'Université de Besançon. Paris, 1773, in-12, p. 94.

GARAT. Littérateur Français, de l'Institut. « On nous assure qu'il est digne de se voir placé dans cette honorable nomenclature. »

Personne ne contestera qu'il ne soit du nombre des athées. Il est d'autres faits le concernant, dont le récit ne serait pas déplacé ici ; mais ils appartiennent privativement à l'histoire.

GASSENDI. « Morin publia hautement que Gassendi n'avait point de religion. »

On en croira sans doute plutôt Voltaire, qui dit (Siècle de Louis XIV) : « La philosophie lui avait appris à douter de tout, *mais non pas de l'existence de l'Être suprême.* » C'en est assez pour la justification de Gassendi.

GRESSET. « Dans sa comédie de Sidney ; il transporte sur le théâtre les maximes d'une philosophie hardie.... »

C'est au troisième acte de cette comédie, scène 1ere., que Gresset fait dire à Sidney :

« Nul regret, nul rémord ne trouble ma raison :
» L'esclave est-il coupable en brisant sa prison ?
» Le juge qui m'attend dans cette nuit obscure
» Est le père et l'ami de toute la nature,
» Rempli de sa bonté, mon esprit immortel
» Va tomber sans frémir, dans son sein paternel. »

Dans le rôle de Sidney on voit un misantrope, un homme chagrin, qui ne peut plus supporter la vie (effet de la consomption, si commune en Angleterre) ; mais on ne voit point là une de ces maximes hardies de la philosophie dont parle Sylvain Maréchal. Il se plaît à créer des principes ; mais il n'est pas heureux dans les conséquences qu'il en tire.

HORACE. « Ce poëte épicurien appartient aux athées. Son seul Dieu était le plaisir. »

Tout payen qu'était Horace, il nous a laissé de précieuses leçons : « Je commencerai, dit-il (1), par l'hommage qui est dû au père de l'univers, à celui qui règle le sort des hommes et des Dieux ; qui gouverne la terre, les mers et l'ordre des saisons. Il n'est point d'être plus parfait que lui. Il n'en est point qui l'égale. »

Il apostrophait ainsi les Romains (2). « Je te l'annonce, Romain, tu porteras la peine due aux crimes de tes pères, tant que tu n'auras pas relevé les temples et les autels des Dieux, et réparé leurs statues demi-brûlées. . . . . L'oubli des

(1) Ode XI. Liv. 1er.
(2) Ode VI. Liv. 3.

Dieux a attiré à l'Hespérie désolée la plûpart de ses maux. »

Nous avons observé que Cicéron ne méritait pas d'être inscrit dans le Dictionnaire des Athées, il faut en dire autant d'Horace.

HOTTENTOTS. (les) « Il n'y a chez eux ni médecins ni prêtres. . . Ni Dieu, ni médecine! Que nous sommes petits, nous autres nations policées, à côté des Hottentots! »

On donne le nom d'Hottentots aux Cafres qui habitent auprès du Cap de Bonne-Espérance. Le Dictionnaire de Trévoux nous apprend, d'après les voyageurs qu'il cite, qu'ils n'ont point de connaissance de Dieu; mais que d'autres assurent qu'ils reconnaissent qu'il y a un Être souverain, auquel ils ne rendent pas de culte, parce que, disent-ils, tantôt il inonde les terres de pluie, et tantôt il les brûle par la chaleur et la sécheresse.

Kolbe, dans sa description du Cap de Bonne-Espérance, vol. 1er., pag. 203, dit : « Je me suis assuré, par mille recherches que j'ai faites, et mille déclarations que les Hottentots m'ont faites à moi-même, qu'ils croient un Dieu, su-

prême créateur ; qu'il est l'arbitre de l'univers, et que c'est par sa toute-puissance que tout ce qui existe, a la vie et le mouvement. ,, Du reste, ils ont de la pudeur ; mais ils sont forts puants, ce qui vient de ce qu'ils se frottent d'huile de baleine, et qu'ils mangent de la chair crue.

Eh bien! puisque les athées trouvent les Hottentots plus heureux que nous, qui vivons dans un pays policé, pourquoi ne vont-ils pas habiter ces heureuses contrées, ils jouiraient de la plus grande liberté pour prêcher leur doctrine, et sans doute ils auraient bientôt formé des philosophes. On n'est pas aussi docile en Europe.

Jacquelot. « Il avoue qu'il y a dans le cœur de l'homme un penchant secret à recevoir les moindres objections qu'on peut former contre les principes de la religion. »

Jacquelot, mort en 1708 à Berlin, où il avait été appellé par le roi de Prusse, était célèbre théologien et prédicateur protestant. Il a fortement écrit contre les principes de Bayle. Il est connu d'ailleurs par l'excellent traité de l'Existence de Dieu, et par celui de l'inspiration des livres sacrés. Ce serait aux protestans à venger la mémoire de cet homme célèbre, ils n'auraient

pas de peine à démontrer que l'auteur du dictionnaire des Athées est un insigne calomniateur.

Labruyère. « Autant de têtes, autant de religions. Labruyère était très-réservé, etc. »

Voilà qui est bientôt dit pour mettre un auteur sur la liste des athées. Voltaire, (siècle de Louis XIV), après avoir observé que le livre des caractères de la Bruyère a fait beaucoup de mauvais imitateurs, ajoute : « Ce qu'il a dit à la fin contre les athées est estimé. »

Voilà en peu de mots une pleine justification ; on la trouve complettement au chapitre 16, qui a pour titre : *Des Esprits forts*. Comme les caractères de la Bruyère sont entre les mains de tout le monde, nous n'avons pas besoin de faire ici l'analyse de ce chapitre.

La Fontaine. « Les véritables athées réclament le bon La Fontaine. Il vivait parfaitement, sans éprouver le besoin d'un Dieu... »

Non, personne ne vous en croira, fameux imposteur ! que l'on écoute seulement ce récit puisé dans une source pure : La Fontaine tomba malade sur la fin de 1692, fit une confession

générale de tous ses péchés au père Poujet, de l'Oratoire ; et, prêt de recevoir le viatique, il demanda pardon à Dieu en présence de MM. de l'Académie française, qu'il avait priés de se rendre chez lui par députés, protestant qu'il se répentait d'avoir composé ses *écrits* ; qu'il les détestait, et que s'il recouvrait la santé, il n'emploirait ses talens qu'à écrire sur des matières de morale ou de piété. Il vécut encore deux ans après sa conversion, pendant lesquels il entreprit de traduire *les Hymnes de l'Eglise.* " Dictionnaire *historique de l'Advocat.*

Lalande. (Jérôme) « L'astronome et le doyen des athées, comme il le dit lui-même. »

Nous avons annoncé au tableau de l'Institut que nous destinions un article particulier à M. de Lalande, la grande réputation dont il jouit sous le rapport de l'astronomie, nous met dans le cas de lui opposer un physicien, un astronome non moins célèbre, le docteur Derham, anglais, auteur de la théologie physique et de la théologie astronomique, où il démontre l'existence et les attributs de Dieu, d'après les œuvres de la création et la description des cieux.

Dans la théologie physique, liv. XI, chap. 3,

il dit : « Les œuvres de Dieu se manifestent si visiblement à chacun ; elles portent des empreintes si marquées de l'existence et des attributs de l'Etre suprême, que l'*athéisme est entièrement inexcusable, et ne peut être regardé que comme la plus haute folie, ou comme la plus grande dépravation du cœur*. En effet, ne faut-il pas être athée obstiné, et parce qu'on veut l'être, que d'attribuer un ouvrage aussi glorieux que celui de la création à une autre cause que Dieu. Que dis-je, à une autre cause ? à un pur rien, tel que celui qu'on nomme le hasard . . . . *On a donc raison de regarder un athée comme un monstre parmi les êtres raisonnables*, comme une de ces productions extraordinaires qu'on rencontre à peine dans tout le genre humain, et qui, s'opposant à tous les hommes, se rebelle, non-seulement contre la raison, mais contre la divinité même. »

Nous regrettons de ne pouvoir pas rapporter le reste de ce beau morceau ; mais nous nous sommes imposé la loi d'abréger.

Le docteur Derham n'est pas moins admirable dans sa théologie astronomique, liv. 8, chap. 2, qui a pour titre : *Les Perfections de Dieu, démontrées par ses ouvrages*. « Quel est l'*architecte*, dit-il,

qui pourrait construire des masses aussi vastes et un nombre aussi innombrable de corps qu'en contiennent les cieux ? Quel est le *mathématicien* assez habile pour ajuster, pour proportionner si exactement leurs distances ? Quel est l'ouvrier assez versé dans *la méchanique* pour leur imprimer des mouvemens si justes et si réglés ; pour leur donner à chacun la forme et la configuration de parties la plus commode, tant pour leur propre conservation, pour leur avantage ; pour leur propre utilité, que pour celle des autres globes? Quel est le *naturaliste*, quel est le *philosophe* qui pourrait imprimer à chaque globe une qualité aussi nécessaire pour sa conservation, qu'est celle de la gravité ? Quel *opticien*, quel *chymiste* aurait jamais pu inventer pour la production et la propagation de la lumière et de la chaleur, un appareil aussi magnifique et aussi noble qu'est le soleil, la lune et les étoiles ? Quel est l'homme qui eût pu rassembler en un même corps une aussi prodigieuse masse de matière enflammée qu'est le globe du soleil ? Quel est l'homme enfin qui aurait été assez habile, assez puissant pour ranger dans un ordre parfait ces flambeaux admirables, ces superbes luminaires, tels que sont la lune et les autres planettes du second ordre. IL EST CERTAIN QU'IL N'Y A QU'UN DIEU TOUT PUIS-

SANT QUI AIT PU CRÉER ET DISPOSER SI SAGEMENT TOUTES CES CHOSES. »

« Vaste univers! s'écrie le cardinal de Polignac (1), que ton auteur est digne d'admiration ! Qui peut, à la vue de ces beautés sans nombre, ne pas s'étonner que des hommes, que des philosophes leur donnent le hasard pour père ; qu'ils ne rougissent point d'en attribuer la production au mouvement fortuit d'une aveugle matière, tandis qu'on ne peut sans intelligence, sans art, offrir une simple image de tant de merveilles ! Ces anciens astronomes, dont les yeux pénétrans ont parcouru les sphères célestes, ces observateurs éclairés qu'ont produit les siècles modernes, nous paraissent dignes de l'immortalité, parce qu'ils ont osé décrire la figure des astres, en déterminer les distances, les masses, les orbites ; et par un excès d'ingratitude nous refusons nos hommages à l'Etre suprême, qui seul a pu créer tant d'astres divers, et les assujettir à des lois certaines ! Ces cartes où sont tracés les plans du ciel et de la terre ; ces globes qui les représentent ; ces machines dont le mouvement imite

---

(1) Anti-Lucrèce, traduction de M. de Bougainville, Liv. VIII, pag. 263, in-8o.

celui des corps célestes, sont des chefs-d'œuvres de génie : et le monde lui-même ne sera pas l'ouvrage d'une intelligence ! Monstrueuse opinion ! déplorable aveuglement d'une secte insensée ! „

Nous soumettons aux lumières supérieures de M. de Lalande, l'examen des passages qui viennent d'être rapportés, et que peut-être il n'a jamais lus, par prévention ou autrement : s'il parvenait à les détruire de fond en comble, il n'y aurait pas d'éloges que l'on ne dût donner à son génie ; mais ici il est permis de se livrer au doute de Descartes. Que M. de Lalande, si cet écrit vient à sa connaissance, veuille seulement essayer et discuter en même-tems les principes de Leibnitz, dont l'article va suivre, et ceux des illustres savans dénommés dans cet écrit, tous relatifs à l'athéisme, il donnera lieu alors à un combat sérieux et véritablement intéressant ; mais quel sera donc le vainqueur ? Quoique nous pussions déja nous prononcer, suspendons notre jugement ; nous jettons le gand, et nous desirons bien sincèrement que M. de Lalande daigne le ramasser, ou plutôt fasse le ciel que d'un examen approfondi de la matière que nous traitons, naisse une véritable conversion de sa part qui en opérerait bientôt nombre d'autres !

Leibnitz. « Etait du sentiment de Bayle, quoiqu'il voulût paraître l'attaquer ; il ne faisait aucun exercice de religion. »

Personne n'ignore que Leibnitz était excellent mathématicien, grand philosophe, et l'un des plus beaux génies de son siècle, mais il n'était pas athée, et c'est pourtant ce que l'auteur devait prouver pour avoir le droit de l'inscrire dans son Dictionnaire.

Il importe de venger sa gloire. Dans ses nouveaux Essais sur l'entendement humain, liv. 4, chap. 10, Leibnitz s'exprime ainsi : « Encore que l'existence de Dieu soit la vérité la plus aisée à prouver par la raison, et que son évidence égale, si je ne me trompe, celles des démonstrations mathématiques, elle demande pourtant de l'attention ; il n'est besoin d'abord que de faire réflexion sur nous-mêmes et sur notre propre existence indubitable : ainsi, je suppose que *chacun connaît qu'il est quelque chose qui existe actuellement*, et qu'ainsi il y un être réel ; s'il y a quelqu'un qui puisse douter de sa propre existence, je déclare que ce n'est pas à lui que je parle. Nous savons encore, par une connaissance

de

de simple vue, que le *pur néant ne peut point produire un être réel*, d'où il suit d'une évidence mathématique que *quelque chose a existé de toute éternité*, puisque tout ce qui a un commencement doit avoir été produit par quelque autre chose : or, tout être qui tire son existence d'un autre, tire aussi de lui tout ce qu'il a et toutes ses facultés; donc, la source éternelle de tous les êtres est aussi le principe de toutes leurs puissances, de sorte *que cet être éternel doit être aussi tout puissant*. De plus, l'homme trouve en lui-même de la connaissance ; *donc, il y a un être intelligent*... or, il est impossible qu'une chose absolument destituée de connaissance et de perception, produise un être intelligent, et il est contraire à l'idée de la matière, privée de sentiment, de s'en produire à elle-même ; donc, la source des choses est intelligente, et *il y a eu un être intelligent de toute éternité*. Un être éternel, très-puissant et très-intelligent, est ce qu'on appelle Dieu.... De ce que je viens de dire, il s'ensuit clairement que nous avons une connaissance plus certaine de Dieu, que de quelque autre chose que ce soit hors de nous. »

LOCKE, philosohe Anglais. « La doctrine de l'immatérialité de la simplicité, et de l'indivisibilité de substance qui pense, est un véritable athéisme, uniquement propre à fournir des appuis au spinosisme. »

Pour prouver son exactitude ordinaire, l'auteur du Dictionnaire cite l'entendement humain, Ve. partie, 1er. vol, page 415.

L'ouvrage de Locke n'est pas divisé par 1ere., 2e., 3e., 4e., 5e. partie, etc., mais bien par livres et chapitres, telle est l'édition d'Amsterdam, 1755, que nous avons sous les yeux, et il est probable que dans les autres éditions on a observé la même division. Nous avons cherché inutilement le passage cité ; cependant il était trop important pour ne pas nous assurer du sentiment de Locke, et nous avons trouvé qu'au chapitre 3, livre 4, page 447, de l'édition 1755, après avoir parlé du mouvement et des effets qu'il produit, il continue ainsi : « Je ne dis point ceci pour diminuer en aucune sorte la croyance de l'immatérialité de l'ame. L'état où nous sommes présentement n'étant pas un *état de vision*, comme parlent les théologiens, la foi et la probabilité nous doivent suffire sur plusieurs choses.... Toutes les grandes fins de la morale et de la religion sont établies sur d'assez bons fondemens,

pour n'avoir pas besoin des preuves qui seraient tirées de la philosophie.... Celui qui a commencé à-nous faire subsister ici comme des êtres sensibles et intelligens, et qui nous a conservés en cet état, peut et veut nous faire jouir d'un pareil état dans l'autre monde, et nous y rendre capables de recevoir la rétribution qu'il a destinée aux hommes, selon qu'il se seront conduits en cette vie, »

Il serait superflu de pousser plus loin l'examen et la discussion ; on pensera sans doute qu'en voilà assez pour prouver que Locke ne méritait pas le nom d'athée.

Lucrèce. « Né à Rome un siècle avant l'ère commune ; le poëte des philosophes, il chante l'athéisme, il le réduit en système, et cherche à l'embellir des charmes de la poésie. Tout le monde applaudit à ses beaux vers. »

Il faut d'abord rectifier cet énoncé : Lucrèce était payen ; il florissait vers l'an 52, avant J.-C. ; il n'est donc pas étonnant qu'il ait écrit contre les dieux de son pays (les faux dieux), à l'exemple d'Epicure, dont il renouvela le systême, auquel il allia les atômes de Démocrite et l'infini d'Anaximandre.

Tous ceux qui ont le poëme de Lucrèce ne manquent pas sans doute d'y joindre le contre-poison, c'est-à-dire, l'anti-Lucrétius du cardinal de Polignac(1), ouvrage immortel comme le nom de son auteur, et dont M. de Bougainville a donné une très-bonne traduction : elle est précédée d'une savante préface qu'on ne saurait trop relire. Au reste, si on voulait se reporter à ces époques de l'antiquité où les philosophes ont établi leurs divers systêmes, on trouverait amplement à se satisfaire, en lisant les lettres de M. le chancelier d'Aguesseau. (Vol. 12 de ses œuvres.) Il tire de l'éclaircissement même des questions sublimes traitées dans l'Anti-Lucrèce, la démonstration des vérités les plus importantes de la philosophie.

Dans le journal de Trévoux, mois de novembre 1735, sont des remarques approfondies sur Lucrèce, par le père Tournemine. Nous n'en citerons qu'une phrase :

« Il n'y a, dit-il, que l'envie d'appaiser les

(1) Voyez le magnifique éloge du poëme et de son auteur, par M. de Boze. Hist. de l'Acad. des Belles-Lettres, vol. 16, pag. 307.

remords, qui fasse écouter Lucrèce ; sans l'intérêt qui porte à souhaiter qu'il dise vrai, on mépriserait sa doctrine, on en aurait horreur ; c'est le cœur qu'elle séduit et non pas l'esprit ; on ne la croit pas, on souhaite la croire, et on s'imagine la croire. »

MALLEBRANCHE. « Théologien par métier ; philosophe par nature. . . . Il ne s'apperçoit pas, dit Helvétius, que de son fidèle, il fait un sot. »

Telles sont les décisions tranchantes des athées philosophes : mais ils n'en imposeront pas aux hommes qui réunissent la science et la sagesse. Commençons par les véritables traits qui caractérisent le père Mallebranche : « Il n'était, dit l'Advocat, (Dictionnaire Historique) pas moins recommandable par sa piété, par l'intégrité de ses mœurs, par la douceur et la simplicité de son caractère, que par sa science. Locke a fait des réflexions qui méritent d'être lues sur cette opinion du P. Mallebranche, que l'on voit tout en Dieu. »

Quant à ses écrits, qui sont en grand nombre, nous ne parlerons que de ses entretiens métaphysiques, et encore dans cet ouvrage qui, au jugement de l'illustre chancelier d'Aguesseau, est un

chef-d'œuvre, nous nous bornerons à rapporter ce passage (1) : « La raison crée, dit-il, notre ame, l'esprit humain ; les intelligences les plus pures et les plus sublimes peuvent bien voir la lumière ; mais ils ne peuvent la produire ou la tirer de leur propre fonds ; ils ne peuvent l'engendrer de leur substance ; ils peuvent découvrir les vérités éternelles, immuables, nécessaires dans le verbe divin, dans la sagesse éternelle, immuable, nécessaire ; mais ils ne peuvent trouver en eux que des sentimens souvent fort vifs, mais toujours obscurs et confus, que des moralités pleines de ténèbres : en un mot, ils ne peuvent, en se contemplant, découvrir les vérités ; ils ne peuvent se nourrir de leur propre substance ; ils ne peuvent trouver la vie des intelligences que dans la raison universelle qui anime tous les esprits, qui éclaire et qui conduit tous les hommes ; car c'est elle qui console intérieurement ceux qui la suivent : c'est elle qui rappelle ceux qui la quittent ; c'est elle enfin qui par des reproches et des menaces terribles, remplit de confusion, d'inquiétude et de désespoir ceux qui sont résolus de l'abandonner. »

---

(1) IIIe. Entretien, pag. 68, vol. 1er., édition 1732.

Voila avec quelle solidité raisonne Mallebranche ; il faut lire aussi le huitième Entretien, où il démontre que ce mot *Dieu* n'est que l'expression abrégée de l'être infiniment parfait, et que l'être infiniment parfait est indépendant, immuable, tout-puissant, éternel, nécessaire, immense.... Nous regrettons de ne pouvoir transcrire le reste ; mais disons que pour combattre ce célèbre métaphysicien, pour entrer en lice avec lui, il faut être doué de plus de talent que n'en a l'auteur du Dictionnaire des Athées, qui, en comparaison, n'est qu'un pygmée.

A l'égard de l'opinion de Mallebranche, que nous voyons tout en Dieu, Leibnitz en a pris la défense dans des remarques sur l'examen que Locke en a fait. Voyez ses Œuvres philosophiques, in-4°. Amst. 1765, p. 499.

MILTON. « Quand il fut vieux, il se détacha de toutes sortes de communions ; ne fréquenta aucune assemblée religieuse. . . . . Il s'en tint à un profond respect pour le Dieu des philosophes. . . . »

C'est une espèce de fureur qui a fait donner à Milton le nom d'athée. Dire comme l'auteur du Dictionnaire, qu'il s'en tint au respect pour le Dieu des philosophes, qui n'est autre chose que

le pur athéisme, c'est une imposture. Milton, en composant son poëme du Paradis perdu, le plus beau poëme que l'esprit humain ait produit depuis Homère et Virgile; poëme où l'on trouve les plus grandes idées, des images frappantes et la sublimité du génie : en composant ce poëme, disons-nous, Milton croyait fermement la création autrement; il n'aurait fait qu'un roman, un jeu de l'imagination, ce que personne n'oserait soutenir ; et en publiant son Paradis reconquis, qu'il préférait au premier, il croyait donc à la révélation; il n'était donc pas athée. On sait bien qu'il n'aimait pas les catholiques romains, mais il n'excluait du salut aucune société chrétienne : il n'était donc pas, il le faut répéter, il n'était donc pas athée.

Montaigne. « 1°. Il dit qu'il faut avoir une arrière-boutique pour soi seul. Il flottait sans cesse dans un doute universel. 2°. Montaigne ridiculise les systêmes sur la divinité, dans son grand chapitre sur Raimond de Sebonde. » *Note de Lalande.*

Voilà encore deux infidélités très-caractérisées. Montaigne ne doutait pas de tout, puisqu'il dit (1) : « L'athéisme est une proposition

(1) Essais. Liv. II, chap. 12 pag. 200 et 205. Edition d'Amst. 1781, in-8°.

comme dénaturée et monstrueuse, difficile aussi et mal aisée d'établir en l'esprit humain, pour insolent et déréglé qu'il puisse être..... à un athéiste, tous écrits tirent à l'athéisme, il infecte de son propre venin la matière innocente.... »

A l'égard de Raimond de Sebonde, Montaigne, en annonçant (1) qu'il avait traduit son livre, dit : « Je trouvai belles les imaginations de cet auteur, la contexture de son ouvrage bien suivi et son dessein plein de piété.... Sa fin est hardie et courageuse, car il entreprend par raisons humaines et naturelles, D'ÉTABLIR ET VÉRIFIER CONTRE LES ATHÉISTES TOUS LES ARTICLES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE. En quoi, à dire la vérité, je le trouve si ferme et si heureux, que je ne pense point qu'il soit possible de mieux faire en cet argument-là, et crois que nul ne l'a égalé.... Le moyen que je prends pour rabattre cette frénésie, (*des athées*) et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté ; leur faire sentir l'inanité, la vanité et dénéantise de l'homme ; leur arracher des poings les chétives armes de leur raison ; leur faire baisser la tête et mordre la terre, sous l'au-

(1) *Ibid*, pages 189 et 205.

torité et révérence de la majesté divine. C'est à elle seule qu'appartient la science et la sapience ; elle seule qui peut estimer de soi quelque chose, et à qui nous dérobons ce que nous comptons et ce que nous nous prisons. » Nous regrettons de ne pouvoir pas rapporter la suite.

Tels sont les sentimens de Montaigne, fidèlement rendus.

Philosophes athées, ne rougirez-vous donc jamais de votre mauvaise foi, et faudra-t-il toujours vous convaincre de calomnie ?

MONTESQUIEU. « Nous voyons que le monde formé par le mouvement de la matière subsiste toujours.... Mais le philosophe se cachait sous la simarre du président.

C'est toujours en prêtant à des écrivains célèbres des intentions perverses, que Sylvain Maréchal les comprend dans son Dictionnaire, comme s'il était permis de juger de leur doctrine autrement que par leurs ouvrages. Montesquieu est de ce nombre, et voici sur le sujet que nous traitons, ses opinions qu'il a exprimées d'une manière très-claire et très-positive :

« Celui, dit-il, (1) qui craint la religion et

(1) Esprit des Lois, Liv. XXIV, chap. 2, 3, 6 et 8, in-4°. Edition de 1767.

qui la hait, est comme les bêtes sauvages qui mordent la chaîne qui les empêche de se jetter sur ceux qui passent : celui qui n'a du tout point de religion est cet animal terrible qui ne sent la liberté que lorsqu'il déchire et qu'il dévore.... La religion est le meilleur garant que les hommes puissent avoir de la probité des hommes. LES PRINCIPES DU CHRISTIANISME BIEN GRAVÉS DANS LE CŒUR, SERAIENT INFINIMENT PLUS FORTS QUE CES VERTUS HUMAINES DES RÉPUBLIQUES.... Chose admirable ! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci !... Nous devons au christianisme, dans le gouvernement, un certain droit politique, et dans la guerre, un certain droit des gens que la nature humaine ne saurait assez reconnaître. C'est ce droit des gens qui fait que parmi nous, la victoire laisse aux peuples vaincus ces grandes choses : la vie, les lois, les biens, ET TOUJOURS LA RELIGION, LORSQU'ON NE S'AVEUGLE PAS SOI-MÊME. »

MOYSE. « Législateur théocratique de la nation juive. Dans ses Origines Judaïques, Toland se propose de rendre l'histoire de Moyse suspecte, par l'autorité de Strabon, et de prouver que le législateur Hébreu et Spinosa, ont eu, à-peu-près, les mêmes idées de la divinité. »

Dans une savante dissertation sur l'histoire

de la religion de la Grèce (1), M. de la Barre a établi la conformité de la théogonie d'Hésiode avec l'histoire de Moyse. Dans une autre dissertation de M. Freret (2), on lit que la religion de Moyse, très-simple et même très-philosophique, ne proposait aucun dogme difficile à concilier avec la raison. Entre tous les peuples du monde, dit M. de Burigny (3), il n'en est aucun dont l'histoire soit plus authentique que celle du peuple juif ; dictée par l'esprit de Dieu, elle porte le caractère d'une certitude infaillible, et tout récit qui s'en écarte, est dès-lors convaincu de fausseté. L'idée que *Strabon* donne de Moyse, des Juifs et du Dieu qu'ils adoraient, est la même que celle qu'il avait puisée dans Hécatée.

„ Les seuls préceptes du Décalogue, dit M. Goguet (4), renferment plus de vérités sublimes, et de maximes essentiellement propres à faire le bonheur des hommes, que tous

---

(1) Acad. des Belles-Lettres, vol. 18, pages 12 et suivantes. Mémoires.

(2) Acad. des Belles-Lettres, vol. 24, pag. 389. Mémoires.

(3) *Ibid*, vol 29, pag. 199 et 201. Histoire.

(4) De l'origine des lois, des sciences et des arts, vol. 2, pag. 8, in-4°.

les écrits de l'antiquité profane n'en peuvent fournir. Plus on médite les lois de Moyse, et plus on y apperçoit de lumière et de sagesse : caractère infaillible de divinité qui manque à tous les ouvrages des hommes, dans lesquels, lorsqu'on veut les approfondir, on trouve toujours de très-grandes défectuosités. D'ailleurs, les lois de Moyse ont seules l'avantage inestimable de n'avoir subi aucune des révolutions communes à toutes les lois humaines, auxquelles on a toujours été obligé de retoucher souvent, soit pour y changer, soit pour y ajouter, soit pour en retrancher quelque chose. On n'a jamais rien changé, rien ajouté, ni retranché aux lois de Moyse; exemple unique et d'autant plus frappant, qu'elles subsistent en leur intégrité depuis plus de trois mille ans. Si Moyse n'eût pas été le ministre de Dieu, il n'aurait pu, quelque génie qu'on veuille lui supposer, tirer, de son propre fond, des lois qui reçurent toute leur perfection à l'instant même de leur naissance; des lois qui pourvoyent à tout ce qui peut arriver dans la suite des siècles, sans qu'il ait été nécessaire d'y apporter de changement, ni même de modification. C'est ce qu'aucun législateur n'a jamais fait, et ce que Moyse lui-même

n'aurait pu faire, s'il eut écrit simplement comme homme, et que l'Être suprême ne l'eût inspiré. »

Qu'il est beau, qu'il est magnifique ce cantique de Moyse, après le passage de la mer rouge! « Je chanterai, dit-il, des hymnes en l'honneur du Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur.... Il est ma force et le sujet de mes louanges, parce qu'il est devenu mon salut. C'est lui qui est mon Dieu, et je publierai sa gloire. Il est le Dieu de mon père, et je releverai sa grandeur.... Par la grandeur de votre puissance et de votre gloire, vous avez terrassé ceux qui s'élevaient contre vous... Qui est semblable à vous, qui faites paraître avec éclat votre sainteté, qui méritez d'être loué avec une frayeur religieuse, et dont les œuvres sont autant de merveilles...! »

En voilà sans doute assez pour confondre Sylvain Maréchal. Il devrait rougir de honte pour avoir osé mettre sur la même ligne Moyse et l'impie Spinosa.

NAIGEON. « C'est parler en déclamateur et raisonner en sophiste, que d'insinuer qu'il n'y a point de probité sans religion. »

Voilà une de ces décisions tranchantes des

philosophes athées : ils s'imaginent qu'en parlant avec ce ton d'insolence, ce ton de maître, ils en imposeront mieux, et qu'on ne s'avisera pas de leur répliquer. Il faut les détromper.

Oui, nous soutenons que la religion seule peut régler véritablement notre cœur par les motifs qu'elle nous propose, pour nous animer à la pratique de ses maximes ; et ces maximes, on les trouve réunies dans le pseaume 14, où le roi prophête s'exprime ainsi : « Qui sera digne, seigneur, de demeurer dans votre tabernacle et de se reposer sur votre montagne sainte ? C'est celui qui marche dans l'innocence et qui pratique la justice en remplissant ses devoirs ; celui qui a le cœur droit et sans déguisement, et qui est toujours sincère dans ses paroles ; celui qui ne fait jamais tort au prochain et qui ne souffre pas même qu'on en dise du mal ; CELUI QUI N'A QUE DU MÉPRIS POUR L'IMPIE, pendant qu'il honore ceux qui craignent le Seigneur ; celui qui garde inviolablement la foi du serment, qui ne prête point à usure, qui ne peut être corrompu par les présens pour opprimer l'innocent. Un homme de ce caractère sera à jamais heureux. »

Ce n'est point là parler en déclamateur et rai-

sonner en sophiste ; c'est, comme l'on voit, le langage de la sagesse : on peut même dire que toute la morale de l'Evangile est contenue en abrégé dans ce pseaume, d'où nait le conséquence qu'il ne saurait y avoir de probité sans religion. Si les philosophes se pénétraient bien de la vérité de ces maximes, ils auraient des mœurs chrétiennes, et conséquemment cette probité dont ils paraissent si jaloux, mais que rien ne peut garantir tant qu'ils persistent dans leur systême d'athéisme.

NECKER. « Dans son Livre des Opinions religieuses, appelle l'idée sublime d'un Dieu, le doux réfuge de l'ignorance. Il dit que l'existence d'un Dieu créateur et celle d'une matière éternelle, sont à une égale hauteur de notre intelligence, et que même l'existence éternelle de l'univers soulage encore plus notre réflexion. C'est par l'orgueil de nos opinions que nous pouvons atteindre à l'Etre suprême. »

Ouvrez le livre de M. Necker, intitulé : *De l'Importance des opinions religieuses*, (Paris 1788, in-8°.) et vous lirez, page 5 de l'introduction : « C'est après avoir parcouru l'enceinte de nos sociétés politiques, qu'on est plus près de ces majestueuses idées, qui lient l'organisation générale de la race humaine *à un être puissant*, *infini*,

infini, la cause de tout et le moteur universel de l'univers.... Que serait-ce, si le lieu salutaire des idées religieuses était jamais rompu ? Que serait-ce, si l'action de ces puissans ressorts était jamais détruite ? On ne tarderait pas à voir s'ébranler toutes les parties de l'architecture sociale, et la main du gouvernement ne pourrait plus soutenir ce vaste et chancelant édifice.... Je sais bien que l'on ne peut développer l'importance des idées religieuses, sans fixer en même-tems son attention sur les grandes vérités qui leur servent d'appui ; et l'on se rapproche ainsi de plusieurs questions étroitement unies à la plus haute métaphysique. On est forcé du moins de chercher une défense contre ces raisonnemens, avec lesquels on parvient à sapper le fondement des opinions les plus nécessaires, *avec lesquels on voudrait faire de l'homme une plante, de l'univers un résultat du hasard, et de la morale un jeu politique*....

Si l'on veut ensuite se bien pénétrer des vrais sentimens de l'auteur, qu'on lise les chapitres 12, 13 et 14, où il est question de prouver qu'il y a un Dieu, et au chapitre 15, qui a pour titre : *Sur le respect que la véritable philosophie doit aux opinions religieuses*, M. Necker

s'exprime ainsi : « Le spectacle de l'univers, les méditations de notre esprit, le penchant de notre cœur, tout concourt à nous affermir dans la pensée qu'il existe un Dieu, auteur suprême de la nature... Le sentiment confus de sa grandeur, et l'expérience continuelle de notre faiblesse, sont autant de motifs impérieux qui, dans tous les pays et dans tous les âges, ont entraîné les hommes aux pieds des autels. Ces idées naturelles ont acquis une nouvelle force *par les lumières de la révélation*... Que pourrait-on ajouter à l'instruction répandue dans les livres composés en différens tems sur cette importante matière ? »

Présentement, que l'on compare l'ouvrage même avec les phrases entre-coupées de l'auteur du Dictionnaire. Tout est clair et bien suivi dans le premier ; tout est presque inintelligible dans le second. Pour réparer le défaut de citations dans celui-ci, il faudrait lire très-attentivement un volume in-8°. de 542 pages, et peut-être trouverait-on que les phrases décousues que l'on dit en avoir extraites sont fabriquées, ou que détachées de ce qui précède et de ce qui suit, sont autant d'infidélités.

NEWTON. « Il a inséré dans le Scholium général qui termine la fin de son Livre, les preuves bannales de l'existence de Dieu, qu'on y lit, et dans lesquelles on ne reconnaît plus l'auteur immortel des principes mathématiques. »

Si l'on s'en rapportait à ce peu de mots, qu'on prétend bien nous donner pour une sentence, on en conclurait que Newton était athée Mais on en croira sans doute plutôt Fontenelle, qui, dans l'éloge de ce grand homme, a dit : « Il jugeait les hommes par les mœurs, et les vrais non-conformistes étaient pour les vicieux et les méchans. Ce n'est pas cependant qu'il s'ent tînt à la religion naturelle, il était persuadé de la révélation; et parmi les livres de toute espèce qu'il avait sans cesse entre les mains, celui qu'il lisait le plus assiduement était la Bible. »

Il faut ajouter à ce portrait celui qui a été tracé par l'auteur du Dictionnaire historique, (l'Advocat) qui a toujours joui d'une grande véracité : « Persuadé, dit-il, de la révélation, il était attaché à la religion chrétienne, et le livre qu'il lisait le plus souvent était la Bible. » On trouve à la fin de sa chronologie des réflexions sur la concorde et sur la suite des événemens de

l'Evangile, qui font voir que ce grand philosophe avait fait une étude particulière du nouveau Testament.

Et voilà pourtant l'homme que l'on n'a pas craint de mettre sur la liste des athées. Est-ce par défaut de connaissance de ses mœurs ; est-ce calomnie réfléchie ? Dans l'un comme dans l'autre cas, l'auteur n'est pas moins répréhensible.

NICOLE. « Il n'y a point de témérité égale à celle qui porte la plûpart des hommes à suivre une religion plutôt qu'une autre. » Essais de Morale, t. 2, chap. 2.

Nous avons cherché inutilement ce passage, et tout nous porte à croire que la citation est inexacte, l'auteur en ayant donné ailleurs plus d'une preuve. Au reste, parmi les nombreux écrits de Nicole est un discours (1) contenant en abrégé les preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame, et c'est sans doute par ce motif que les athées l'ont inscrit au Dictionnaire des Athées. Ils y ont bien mis, comme on l'a vu, Abbadie, Bossuet,

---

[2] Essais de Morale, vol. 2, pag. 25.

Clarke, madame Duchatelet, Condillac, Fénélon, Jacquelot, la Bruyère, Leibnitz, qui ont composé de pareils traités, et on verra dans un moment que Pascal et Louis Racine ont éprouvé le même sort, par la raison qu'ils ont fortement combattu le systême des athées. Non, il n'appartient qu'à la rage philosophique d'enfanter de pareilles calomnies.

Mais avant de quitter cet article, donnons une idée du discours que nous venons de citer : « Quelques efforts que fassent les athées, dit Nicole, pour effacer l'impression que la vue de ce grand monde forme naturellement dans tous les hommes, qu'il y a un Dieu qui en est l'auteur, ils ne sauraient l'étouffer entièrement, tant elle a de racines fortes et profondes dans notre esprit ; c'est un sentiment et une vue qui n'ont pas moins de force que tous les raisonnemens ; il ne faut pas se forcer pour s'y rendre, mais il faut se faire violence pour la contredire. La raison n'a qu'à suivre son instinct naturel pour se persuader qu'il y a un Dieu créateur de tout ce que nous voyons, lorsqu'elle jette les yeux sur les mouvemens si réglés de ces grands corps qui roulent sur nos têtes ; sur cet ordre de la nature qui ne se dément jamais ; sur l'enchaî-

nement admirable de ses diverses parties qui se soutiennent les unes les autres, et qui ne subsistent toutes que par l'idée mutuelle qu'elles s'entreprêtent ; sur cette diversité de pierres, de métaux, de plantes ; sur cette structure admirable des corps animés ; sur leur production, leur naissance, leur accroissement, leur mort. Il est impossible qu'en contemplant toutes ces merveilles, l'esprit n'entende cette voix secrette, que tout cela n'est pas l'effet du hasard, mais de quelque cause qui possède en soi toutes les perfections que nous remarquons dans ce grand ouvrage.... »

Tout est de la même force dans le reste de ce beau discours, et nous regrettons bien véritablement que les bornes dans lesquelles nous devons nous renfermer, ne permettent pas d'en présenter la suite, du moins en substance.

PANOETIUS. « Il a soutenu que le monde est éternel. Donc point de création ! donc point de créateur ! »

Voilà qui est bientôt dit, mais rien de moins clair ni rien de moins instructif; c'est la tactique ordinaire des athées ; il semblerait qu'ils s'assimilent aux oracles du paganisme, et qu'ils se

flattent qu'une seule de leurs sentences sera capable de subjuguer le monde entier, mais qu'ils ne s'y trompent pas, ils ne feront de prosélytes que parmi des demi-savans ou des imbécilles.

Panœtius était un philosophe grec de la secte des stoïciens : il florissait vers 127 ans avant J.-C., et à cet égard nous devons nous référer à ce que nous avons dit, article 3, en parlant des payens en général. De plus, nous pourrions opposer à la citation l'hymne de Cléantre Lycien, mais ce ne serait pas assez. Sur un objet aussi important qu'est celui de la création, il faut, entr'autres savans ouvrages, lire ce qu'en a écrit l'illustre chancelier d'Aguesseau (vol. 12 de ses œuvres) : il examine dans les trois premières lettres le fait de la création, dogme fondamental qui s'est conservé chez toutes les nations que la barbarie n'a pas entièrement dégradée, dogme qu'on ne peut rejetter sans se perdre dans des suppositions absurdes et des contradictions manifestes. Il prouve que ceux même des anciens philosophes qui n'avaient qu'une idée imparfaite de la divinité, reconnurent qu'elle seule avait cette énergie universelle qui donne à toute la nature le mouvement et la vie. Il pose dans la balance d'une sage critique, les opinions des

philosophes, sur-tout de ceux du tems d'Orphée et de Socrate, sur le fait de la création, dont la connaissance avait été transmise aux grecs par les égyptiens qui l'avaient reçue de Moyse, ou puisée dans la tradition du genre humain .... »
Nous bornons ici l'analyse de ce savant ouvrage, parce que nous ne doutons point que ceux qui ne le connaîtraient pas, ne s'empressent de le consulter, pour se convaincre de la sagesse et de la profondeur avec lesquelles ce grand magistrat a traité un aussi beau sujet. Les philosophes athées qui ne rougissent pas de tourner en plaisanterie les mots, *point de création*, *donc*, *point de créateur*, seraient bien humiliés, bien embarrassés, si on les réduisait à méditer l'écrit de M. le chancelier, et à en présenter un essai de réfutation, si tant est qu'il fut possible d'en faire une capable d'être mise dans la balance.

Il faudrait aussi leur donner à digérer cet argument de Mallebranche (1) : « Si le monde subsiste, c'est que Dieu continue de vouloir que le monde soit. La conservation des créatures n'est donc de la part de Dieu que leur création continuée ; je dis de la part de Dieu qui

(1) Entretiens Métaphysiques, vol. 1er., pag. 251. Edit. de 1732.

agit, car de la part des créatures, il y paraît de la différence, puisqu'elles passent du néant à l'être par la création, et que par la conservation elles continuent d'être ; mais dans le fonds, la création ne passe point, puisqu'en Dieu la conservation et la création ne sont qu'une même volonté, et qui, par conséquent, est nécessairement suivie des mêmes effets.... »

Enfin, il faudrait qu'ils fussent en état de réfuter complettement les notions philosophiques que nous allons transcrire, et qui ne seront que la répétition des principes de Leibnitz : « Il n'est point d'homme raisonnable qui ne sente qu'il ne s'est pas fait lui-même, et qui ne sache qu'il descend d'un père, d'un aïeul, d'un bisaïeul, et d'un nombre quelconque d'ancêtres, sur quoi je forme ce raisonnement.

Ou la suite des hommes qui m'ont précédé a commencé, ou cette suite n'a point eu de commencement, c'est-à-dire, ou cette suite est infinie, ou elle est finie.

Si la suite des hommes qui m'ont précédé n'avait point eu de commencement, si elle remontait à l'infini, il y aurait donc eu des siècles

éternels et une infinité de générations avant moi ; et pour parvenir jusqu'à moi, il aurait fallu franchir ces sièces éternels et parcourir toute cette suite infinie de générations qui auraient précédé ma naissance.

Or, une suite infinie de générations et de siècles ne peut jamais être totalement parcourue (car telle est la propriété essentielle et distinctive de l'infini, de ne pouvoir être épuisé et d'être toujours inépuisable) ; donc, cette suite d'hommes et de siècles qui m'ont précédé, et qui se sont écoulés les uns les autres avant ma naissance, n'a pas été infinie ; donc, puisque la succession des hommes et des siècles est parvenue jusqu'à moi, le nombre des hommes et des siècles avant moi n'a pas été infini.

Si le nombre des hommes avant moi n'a pas été infini, la suite successive des hommes a donc un commencement ; il y a donc un premier homme ; il y a donc un être antérieur à l'homme, et qui a donné l'existence au premier homme ; et ce qu'on dit ici de l'homme doit s'entendre également des siècles, des créatures, de tous ces êtres successifs et contingens.

Toute suite d'êtres contingens, c'est-à-dire,

d'êtres qui peuvent exister ou ne pas exister, qui tiennent leur existence d'un autre, qui n'existent que dépendamment les uns des autres, suppose évidemment un être nécessaire, qui, le premier, a déterminé l'existence de tous les autres.

Premier être qui, ayant déterminé l'existence de tous les autres, ne doit pas lui-même son existence à un autre.

Premier être qui, ne devant pas son existence à un autre, existe donc nécessairement par lui-même. » Et c'est ce qu'il fallait démontrer.

Parmi les œuvres de l'abbé de Reyrac, est un tableau poétique de la création; un hymne en prose (1), que nous voudrions pouvoir transcrire ici en entier; mais nous étant imposés l'obligation d'abréger le plus possible, nous en extrairons seulement ce qu'il y a de plus imposant, de plus majestueux dans le premier chant;

« O! vous qui gouvernez les empires! dit l'abbé de Reyrac, et vous qui obéissez, rois,

---

(1) Il est à la suite de l'Hymne au Soleil. Paris 1782, in-8°., pag. 231.

peuples, prêtez aux accens de ma voix une oreille attentive : organe de l'être suprême, je vais annoncer les prodiges de sa puissance, de sa bonté, de sa justice. Dieu, l'univers, et l'homme, voilà les grands objets qu'embrassent mes nouveaux chants : jamais, sans doute, le génie n'a célébré de plus hautes merveilles, ni de sujets plus propres à l'immortaliser.

„ Louanges sublimes du très-haut, vous mettrez fin à mes concerts, et muette désormais, ma lyre, dont *jamais je n'ai profané les sons* (1), va rester appendue dans le temple de la Divinité, en témoignage solemnel de mes sentimens religieux....

„ Habitans des célestes régions, partagez les saints transports de mon enthousiasme ; et vous, qui couvrez de vos aîles enflammées le trône du très-haut, chérubins brûlans d'amour, portez au pied de l'Eternel cet hymne consacré à sa gloire... „

Ici l'auteur suit pas à pas les livres sacrés qui

---

(1) Combien est petit le nombre des poëtes modernes qui peuvent tenir un pareil langage !

nous présentent d'abord la création du ciel, ensuite celle de la terre, enfin celle de l'homme. C'est ainsi que l'être incréé, la raison éternelle formant l'univers, et appellant à l'existence tout ce qui respire, nous est peint par Moyse. Nous regrettons de ne pouvoir suivre l'auteur dans le développement des tableaux sublimes que lui fournit l'œuvre de la création ; mais nous ne pouvons nous refuser au plaisir de transcrire ce morceau sublime où il dit : « Mortels impuissans, qui voudriez limiter la gloire et le souverain domaine de l'être incréé, parlez ; où étiez-vous quand l'éternel divisait les élémens, formait la terre, l'arrondissait, et la balançait pour l'asseoir sur ses fondemens ; quand il déployait l'or et l'azur des cieux, domptait l'orgueil de la mer, et mettait un frein à ses flots vagabonds ; quand il créait les effrayans météores, la grêle, les éclairs, la foudre et les vents, les étoiles de l'Ourse et de l'Orion, celles des Hyades, et celles qui brillent près du Midi ?

» Où étiez-vous quand sa main plaçait dans le firmament le globe du soleil ; et qu'au milieu de ce déluge de rayons et de feux, lui-même élevait son trône inébranlable ? Enfin, où étiez-vous quand il faisait reposer le pôle du

septentrion sur le vuide, ET QU'IL SUSPENDAIT L'UNIVERS SUR LE NÉANT ? Téméraires ! et vous voudriez prescrire des bornes à sa munificence !

„ Apprenez donc, faibles mortels, à respecter l'Être infini : adorez, en tremblant, sa sagesse profonde ; et courbant devant lui vos fronts superbes, tombez à ses pieds en rendant hommages aux prodiges de sa toute-puissance . . .

„ Mais qui a donc créé tant de merveilles, et qui est l'agent suprême qui les conserve encore ? Ce n'est pas toi, fatalité aveugle, absurde hasard, MISÉRABLE DIEU DES INSENSÉS ; non ce n'est pas toi. L'intelligence divine qui brille avec tant d'éclat dans la création des mondes, le sceau ineffaçable qu'elle a imprimé sur toute la nature, annonce à jamais à la raison, le vrai, l'unique maître de l'univers, et le rend visible à tous les yeux.

„ O Dieu ! tonne sur ces impies qui voudraient t'enlever le soleil et la gloire des cieux, te précipiter de ton trône, et anéantir tous les titres de ton existence, en attribuant à l'énergie de la matière tes magnifiques ouvrages !

„ La terre jadis engloutit dans ses abymes

des mortels moins sacriléges : moins coupables, sans doute, étaient ces Hébreux murmurateurs, contre lesquels le ciel en courroux suscita d'horribles serpens, dont la morsure, semblable à la flamme qui dévore le chaume aride, les fit mourir tous en un instant.

» Périsse l'athéisme, cet exécrable ennemi de la divinité, ce monstre né de la corruption du cœur ! Que son nom ne soit plus prononcé sur la terre : qu'on étouffe ses blasphêmes, et, chargé d'imprécations, qu'il disparaisse de l'univers ! »

Quelle magnificence encore dans le pseaume 103, sur la création. Le Roi prophête, animé par le sentiment de la joie, de l'admiration, s'écrie : « Que la gloire du Seigneur soit célébrée dans tous les siècles ! Que le Seigneur s'applaudisse lui-même dans ses ouvrages ! Il regarde la terre, elle frémit de crainte ; il touche les montagnes, elles s'exhalent en fumée Je célébrerai la gloire de mon Dieu ; toute ma vie il sera l'objet de mes chants. Puissent mes louanges lui être agréables ! Il est ma joie et mon bonheur, périssent à jamais ceux qui l'offensent ! qu'ils soient anéantis ! O mon ame, bénissez le Seigneur ! »

PASCAL. « Vertueux fou, misantrope sublime, dit Voltaire ; Pascal, homme de génie, né trop tôt. Almanach des Républicains, page 70. »

Voilà encore un de ces portraits auxquels on ne se serait jamais attendu, sur un sujet aussi sérieux : mais écoutons le fameux Bayle, dont les philosophes athées ne sauraient, sans inconséquence, récuser le témoignage : « Pascal, dit-il (1), mortifie plus les libertins que si on lâchait sur eux une douzaine de missionnaires : ils ne peuvent plus nous dire qu'il n'y a que de petits esprits qui aient de la piété, car on leur en fait voir de la mieux poussée dans un des plus grands géomètres, des plus subtils métaphysiciens, et des plus pénétrans esprits qui aient jamais été au monde. »

Il n'est point de personne instruite qui n'ait lu les pensées de Pascal, ou qui ne sache d'ailleurs que les athées y sont foudroyés avec des armes victorieuses : en présenter ici l'analyse, ce serait en affaiblir la sublimité ; c'est pourquoi nous passons rapidement à un autre article.

---

(1) *Apud* Dictionnaire Historique de l'Advocat, *verbo* Pascal.

PLINE le naturaliste. « L'univers est un temple auguste, au delà duquel il ne nous est pas permis de chercher la Divinité ; et tel est le systême de Spinosa. »

Après avoir parlé des diverses opinions sur les divinités du paganisme, et qui embarassent et fatiguent notre ignorance, Pline ajoute (1) : « Cependant il importe pour le bonheur de la société, de croire que les Dieux s'occupent des choses d'ici-bas ; que la Divinité, accablée sous le poids de soins si importans, peut quelquefois différer la peine du crime, mais que *le crime ne reste jamais impuni* ; et qu'elle n'a pas fait naître l'homme dans le premier rang auprès d'elle, pour le confondre, dans son mépris, avec la bête. » Liv. II, chap. 7.

Certes ! ce n'est point là nier une vie future, ce n'est point croire à la fatalité des athées ; en un mot, ce n'est point là le systême de Spinosa.

Pline, le jeune, de son côté, s'exprime ainsi (2) : « C'est avec beaucoup de raison que

---

(1) Morceaux extraits de l'Histoire Naturelle de Pline, par M. Gueroult. Paris, 1785, in-8°, pag. 17.

(2) Exorde du Panégyrique de Trajan, traduction de M. de Sacy.

nos ancêtres ont établi la coutume de ne rien faire et même de ne rien dire d'important sans avoir invoqué les immortels, puisque dans le culte, dans l'inspiration et dans l'assistance des Dieux, les hommes doivent trouver toute la justice et toute la sûreté de leurs entreprises. „

POPE. « Il est bien difficile.... de n'avoir pas quelques doutes sur ses sentimens religieux. »

Pope mourut dans le sein de l'église cathoque, le 30 mai 1744; il est donc souverainement injuste de le mettre sur la liste des athées. Si l'auteur du dictionnaire avait été de bonne foi en rédigeant cet article, il aurait du moins consulté l'histoire de la vie de Pope, qui est en tête de l'édition de ses œuvres, (Paris 1779) et il y aurait lu : “ Nous croyons qu'il n'est point besoin de justifier le christianisme de Pope. Toutes les accusations que l'on peut former contre lui portent sur des raisons trop vagues ; et il faut quelque chose de plus pour avoir droit de taxer un écrivain d'irreligion. Dans la crainte qu'on ne lui imputât des sentimens étrangers à sa croyance, il composa une prière qui en est le précis, et qu'on a imprimée sous le titre de *Prière universelle* (elle est au vol. 4, page 396); en voici la dernière

strophe : « Père de l'univers, à qui l'espace entier sert de temple, et dont la terre, la mer et les cieux sont l'autel ; que tous les êtres célèbrent ta gloire : reçois les hommages et l'encens de tout ce qui respire. »

PLUTARQUE, Béotien..... « Le bon Plutarque est véhémentement soupçonné, s'il n'est atteint d'athéisme. »

Non, non, il n'est pas atteint ni seulement soupçonné d'athéisme, celui qui, dans son traité contre l'épicurien Collotès, a dit : (1) « On n'a qu'à jetter les yeux sur la surface de la terre, on pourra bien y trouver des villes sans fortifications, sans habitations séparées, sans professions fixes... *mais on ne trouvera nulle part une ville sans la connaissance d'un Dieu, d'une religion, sans l'usage des vœux, des sermens, des oracles, sans sacrifices pour se procurer des biens, ou sans rits déprecatoires pour détourner les maux.* »

RACINE. (Louis) Il est échappé à Racine un aveu qui semble lui mériter une place au Dictionnaire des Athées. »

Pour le prouver, l'auteur dit qu'au troisième

(1) Œuvres mêlées, vol. 3, pag. 196, n°. 49 ; édition 1786. *Voyez* aussi l'Encyclopédie, vol. 1er., page 814 ; édit. 1751.

chant du Poëme de la Religion, sont ces deux vers :

> A la religion si j'ose résister,
> C'est la raison du moins que je dois écouter.

La citation est inexacte; c'est au sixième chant que se trouvent les deux vers précédés de celui-ci : « CHASSONS L'IMPIÉTÉ DE SON DERNIER ASYLE. » Ce qui est bien éloigné du sentiment que l'auteur prête à Racine, comme l'atteste le début du poëme ; on y lit :

> La raison dans mes vers conduit l'homme à la foi ;
> C'est elle, qui, portant son flambeau devant moi,
> M'encourage à chercher mon appui véritable ;
> M'apprend à le connaître, et me le rend aimable.

D'ailleurs, à la fin de sa préface, Racine s'exprime ainsi : « Loin que la raison soit contraire à la religion, comme le croyent ceux qui ne l'ont pas bien consultée, c'est elle au contraire qui nous en fait sentir la nécessité, qui nous y conduit comme par la main, et qui, en entrant dans le temple, s'y prosterne et écoute en silence. »

On voit, d'après ce qui vient d'être dit, et les remarques que nous avons eu lieu de faire sur d'autres articles, que l'auteur du Dictionnaire

s'est permis des infidélités, des contre-sens, des erreurs de toute espèce, tantôt dans les faits qu'il rapporte, tantôt dans des réticences affectées et dans ses citations.

Nous ne devons pas omettre de parler du bel éloge que M. le Beau a fait du poëme de la Religion : Ouvrage immortel, dit-il, (1) où la poésie se soutient par une force divine, sans emprunter les charmes du mensonge ; où la vérité, revêtue de sa propre parure, brille aux yeux sans les éblouir, enlève notre raison sans l'endormir par des songes enchanteurs. Dieu, notre ame, la révélation, le rédempteur, les mystères, la morale chrétienne, de quel vol le poëte s'élève à la hauteur de tant d'objets sublimes !...

Nous ne craindrons pas d'encourir le blâme, en disant qu'avoir mis Louis Racine sur la liste des athées, c'est une atrocité condamnable. Il ne manquait plus que d'inscrire au Dictionnaire le nom du cardinal de Polignac, parce qu'il est auteur du poëme de l'anti-Lucrèce, dont M. le chancelier d'Aguesseau a fait un si magnifique

---

(1) Hist. de l'Acad. des Belles-Lettres, vol. 31, p. 362.

éloge ; (vol. 12 de ses œuvres) poëme qui immortalisera son auteur, comme nous l'avons déja dit à l'article Lucrèce , et qui excite l'admiration de tous ceux qui le lisent. Sylvain Maréchal a respecté aussi la mémoire du cardinal de Bernis, auteur du poëme intitulé *la Religion vengée* , et où l'athéisme , le matérialisme d'Epicure, le spinosisme , le déisme et le pyrronisme sont de nouveau foudroyés avec autant de profondeur que de sagesse : on doit lui savoir gré de cette faveur ; mais peut-être est-ce un oubli de sa part , et alors il n'y a plus de mérite.

RAYNAL. (l'abbé) Art. 1er. , pag. 385. « La morale ne peut avoir pour base les opinions religieuses. »

Tout le monde sait que l'abbé Raynal était un impie caractérisé : d'ailleurs , dans son histoire philosophique , il avait rompu toute mesure en parlant de la puissance paternelle et du gouvernement monarchique, qu'il appelloit arbitraire et despotique ; double motif qui l'avait fait décréter de prise-de-corps. Il s'agissait, en 1791 , de faire annuller l'arrêt du parlement : pour y parvenir , l'abbé Raynal écrivit à l'assemblée nationale , le 31 mai , une lettre apologétique où il s'exprima ainsi : « Serait-

il donc vrai qu'il fallût me rappeller *avec effroi* que je suis un de ceux qui, en éprouvant une indignation généreuse contre le pouvoir arbitraire, ai peut-être donné des *armes à la licence*.... Mais non, jamais les *conceptions hardies de la philosophie* n'ont été présentées par nous comme la mesure rigoureuse des actes de la législation. Vous ne pouvez nous attribuer sans erreur ce qui n'a pu résulter que d'une fausse interprétation de nos principes. »

C'étoit-là une faible manière de se disculper, mais enfin cette justification, quoique très-imparfaite, fut accueillie. Les athées de nos jours seraient bien éloignés de tenir une pareille conduite : ils sont trop fiers, trop audacieux par l'effet des circonstances qui ont laissé paraître leur Dictionnaire d'une manière en quelque sorte approbative, pour convenir de CES CONCEPTIONS HARDIES de la philosophie, qui tendent à renverser et le trône et l'autel. . .

A l'égard de l'assertion absolument fausse que la morale ne peut avoir pour base les opinions religieuses. C'est le comble de l'aveuglement ; et à ce sujet nous renvoyons à ce que nous avons dit à l'article Moyse.

Raynal. (l'abbé) Art. 2, pag. 386. « Il n'y a aucun crime que l'intervention de Dieu ne consacre, aucune vertu qu'elle n'avilisse. » *Et en note :* « Raynal ne dit pas encore assez. Des hommes d'état croyent avoir tout fait en proclamant la liberté des cultes, et en ne souffrant aucune religion dominante. Ce n'est pas tout. Le gouvernement croit s'abstenir de faire pour les hommes de Dieu, ce qu'il ne fait pas pour les hommes de théâtre. Est-ce que l'état fournit des salles de spectacle aux troupes de comédiens ? »

Nous ne dirons rien sur le texte, n'ayant pu le vérifier par le défaut de citation, et à cause du tems qu'il aurait fallu employer pour parcourir exactement trois vol. in-4°. ou 10 in-8°. de l'édition 1780, la plus complette de toutes, nous observerons seulement que si la citation est exacte, c'est une impiété qui n'a pas de nom, et qu'elle est plutôt l'effet de la démence que l'expression d'un homme raisonnable ; mais pour ce qui est de la note, elle est extravagante : pour ne rien dire de plus, on y censure amérement le gouvernement, comme si l'on en avait le droit. Un autre exemple de cette nature se verra ci-après (article Rousselin) ; on ne veut pas que le gouvernement accorde des temples aux peuples qui en jouissent de tems immémorial, paisiblement et sans trouble. L'auteur est

assez ignorant pour ne pas savoir que dans les campagnes, les églises, du moins le plus grand nombre, sont dues à la piété et à la bienfaisance de nos pères ; ou, si l'on veut, ont été édificées aux frais des villages ; que dans les villes du second ordre elles ont été construites, soit du produit de l'impôt, soit par l'effet d'une bienfaisance particulière, ou concurremment avec les revenus des fabriques des églises ; que dans la capitale, la majeure partie de ces grands et magnifiques édifices sont dûs à la munificence de nos rois, sur-tout de Louis XIV et de Louis XV, et que d'en priver aujourd'hui les fidèles, ce serait violer la propriété la plus sacrée, et réduire les catholiques à aller adorer Dieu, et pleurer sur les tombeaux dans un cimetière. Mais si vous réussissiez, athées, dans votre projet, il faudrait encore, et pour qu'il ne restât aucun vestige de piété, de religion, et de bienfaisance ; il faudrait, pour assouvir entièrement votre haine invétérée contre les grands et les ci-devant nobles, détruire de fond en comble les hôpitaux en assez grand nombre, et les autres établissemens de charité fondés par eux ou leurs ancêtres. Quant à la comparaison que l'auteur du Dictionnaire a la hardiesse de faire avec les salles de comédiens, c'est une infamie qui

méritерait une punition exemplaire. Il n'y a que des athées audacieux qui puissent s'en permettre de semblables.

RIVAROL. « Dieu est toujours absent dans l'ordre moral. (de la Philosophie Moderne, page 23, in-8°.) — Ceux qui parviennent à l'incrédulité par la méditation ou par de longues études, sont des esprits calmes et élevés. » *Ibid*, pag. 36 et 37. »

Recourez à l'ouvrage même, et vous y lirez aux pages indiquées : « 1°. Si la morale eût été comme la physique, fondée sur des lois visibles et toujours exécutées, l'intervention de Dieu, et parconséquent la religion, eussent été inutiles. 2°. Le crime des philosophes est de faire présent de l'incrédulité à des hommes qui n'y seraient jamais arrivés d'eux-mêmes ; car ceux qui ont le malheur d'y parvenir par la méditation ou par de longues études, sont ou des gens riches ou des esprits calmes et élevés, retenus à leur place par l'harmonie générale. »

Lecteur, vous en conviendrez sans doute ; lorsqu'un écrivain est capable d'altérer ainsi les passages d'un écrit qu'il cite, et dont il rappelle fidélement les pages qu'il est alors si facile de vérifier, il ne mérite aucune confiance.

RŒDERER. « Voyez, dit l'auteur du Dictionnaire, entr'autres choses, son Mémoire sur les Cérémonies Funèbres. »

Nous ne connaissons point cet écrit, qui, d'après le simple énoncé, doit être remarquable dans le système de l'athéisme; quoi qu'il en soit, il y a très-fort lieu de croire que le conseiller d'état Rœderer ne réclamera pas contre son inscription au Dictionnaire. C'est lui qui nous a appris, et avec un air de triomphe, que le grand Frédéric, roi de Prusse, était lui-même un athée très-prononcé; assertion qui cependant exigerait une attestation formelle et solemnelle de l'académie de Berlin, dont il était le protecteur.

A la suite de cet article, l'auteur du Dictionnaire rapporte l'extrait d'une lettre écrite à Rœderer par Jérôme Lalande, l'astronome, datée du collége de France, le 5 germinal 1797, ainsi conçue: « Je vous remercie, au nom des philosophes, de la manière dont vous avez relevé les inepties de M. de La Harpe, et ses sottes déclamations contre la philosophie. J'ai vécu avec les plus célèbres athées, *Buffon*, *Di-*

derot, *Voltaire*, *d'Olback*, *d'Alembert*, *Condorcet*, *Helvétius*. . . . Ils étaient persuadés qu'il fallait être imbécille pour croire en Dieu. »

L'ouvrage dont il est parlé dans cette lettre est sans doute celui intitulé : « *De la persécution suscitée, par J. F. La Harpe, contre la philosophie et ses partisans:* il a été imprimé en messidor an 8. Mais dans l'avis au lecteur, on annonce qu'il avait été composé avant le 18 fructidor an 5 (septembre 1797) ; et ce fut antérieurement à cette époque, que parut le livre de La Harpe. La réponse qu'on y a faite est attribuée à *Chaumont Quitry*, personnage assez peu connu, si nous ne nous trompons pas, dans la littérature, et tout porte à croire que cette critique est véritablement du conseiller d'état Rœderer Au reste, comme cet article se lie naturellement avec celui de l'astronome Lalande, nous y renvoyons.

ROUSSEAU. (J. B.) « Il fut l'ami de Saint-Evremond, espèce d'esprit fort : quelques personnes l'ont représenté comme impie. Il s'exprime en pieux rhéteur dans sa paraphrase du *Cœli enarrant*. . . . »

Ici, comme dans plusieurs autres articles du Dictionnaire, il faut s'écrier : il n'y a que des

calomniateurs qui puissent tenir un pareil langage ! Quoi ! J. B. Rousseau, regardé avec raison, comme le plus excellent de nos poëtes lyriques, lui qui, dans ses Odes, a su s'exprimer avec cette force, cette noblesse, cette énergie qui ne se trouvent dans aucun autre de nos poëtes, et sur-tout avec cette majesté qui ne convient qu'aux maximes et aux vérités de la religion, J. B. Rousseau devrait être représenté comme impie ! C'est une calomnie atroce que rien ne pourrait justifier, à moins qu'on ne prouvât, avant tout, qu'il était un hypocrite ; chose qui nous paraît impossible.

Quant à sa paraphrase du pseaume 18, *Cæli enarrant gloriam Dei*, nous aimons à en transcrire les deux premières strophes, pour ceux de nos lecteurs qui, n'ayant pas les pseaumes sous la main, seront bien-aise de trouver ici la paraphrase des premiers versets du pseaume.

« Les cieux instruisent la terre
A révéler leur auteur ;
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps ?
Quelle grandeur infinie !

Quelle divine harmonie
Résulte de leur accords !

» De sa puissance immortelle ,
Tout parle , tout nous instruit.
Le jour , au jour la révèle ;
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux ;
Son admirable structure
Est la voix de la nature
Qui se fait entendre aux yeux. »

A l'égard de Saint-Evremond, qu'on dit avoir été l'ami de J. B. Rousseau , dans la vue de les faire passer l'un et l'autre pour athées , on verra , dans un moment , que Voltaire traite d'*infâmes calomniateurs* , ceux qui ont appellé Saint-Evremond *athéiste*.

ROUSSEAU. (Jean - Jacques) Ici l'auteur renvoie à divers ouvrages , dont il en est de très-connus , mais cités de manière à coûter beaucoup de tems pour trouver les passages. »

Personne n'ignore que J. J. était un savant à paradoxes, doué d'un amour-propre excessif; un esprit chagrin , mécontent de lui-même et des autres ; mais , de bonne-foi , méritait-il le

nom d'athée, lui qui a écrit (1) : « De combien de douceurs n'est pas privé celui à qui la religion manque ? quel sentiment peut le consoler dans ses peines ? quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret ? quelle voix peut parler au fond de son ame ? quel prix peut-il attendre de sa vertu ? comment doit-il envisager la mort ? L'OUBLI DE LA RELIGION CONDUIT A L'OUBLI DES DEVOIRS DE L'HOMME. »

Et dans son Contrat Social, liv. 4, chap. 8, où il dit que le souverain peut imposer une profession de foi, en régler les articles, et que quiconque ne les croit pas, n'est ni citoyen, ni sujet fidele, n'ajoute-t-il pas : que ceux qui se conduiraient comme n'y croyant pas, DOIVENT ÊTRE PUNIS DE MORT ?

ROUSSELIN. (Alexandre) « La tolérance était le premier des principes de Hoche. Tout en riant des préjugés religieux, il commandait pour eux les plus grands égards. *Voy.* sa vie, p. 160, an 8, in-12. » Et en note, il est dit : « Le préjugé religieux est-il donc une puissance avec laquelle la raison doive traiter d'égal à égal ? Tous les hommes d'état semblent être d'accord sur ce point ; ils prodiguent les marques de

---

(1) Recueil de ses Pensées, vol. 1er., pages 14 et 16. Edition 1792, in-12.

déférence au mensonge bien reconnu pour tel ; et l'on parle d'instruction publique ! D'un nouvel ordre de choses ! Ne voit-on pas que c'est mettre le feu d'une main, et vouloir l'éteindre de l'autre main. »

Plus cet article est incendiaire, plus il importe de suivre l'auteur pas-à-pas. *Hoche commandait les plus grands égards pour les préjugés religieux.* — En cela il imitait les Romains (1), qui laissaient les peuples vaincus maîtres de se gouverner par leurs lois et selon leurs usages. On pourrait invoquer d'autres exemples : il était réservé à ces derniers tems de chercher à démoraliser les peuples. Mais quoi ! les philosophes prétendent-ils aussi avoir le droit de régenter les chefs d'armée ? Ils connaissent mieux la politique et la saine morale que les athées. *Le préjugé religieux est-il donc une puissance ?* — Oui, mais une puissance toute spirituelle, qui n'aspire qu'à conduire les ames pour la vie future, et qui ne passe pas les bornes qui lui sont prescrites : elle ne se mêle point du temporel, elle reconnaît que le gouvernement en est departi privativement aux souverains ; *tous*

(1) Rollin, Hist. Romaine, vol. 4, pages 164 et 166, in-4o. *Voy.* aussi le Passage de l'Esprit des Lois, rapporté ci-devant, article Montesquieu.

les

les hommes d'état semblent être d'accord sur ce point. La maxime leur étant commune, vous êtes d'autant plus répréhensible d'improuver leur conduite : en votre qualité de sujet, vous devez vous renfermer dans l'obéissance. Si vous prétendiez avoir seuls raison contre vos maîtres, dès ce moment VOUS DEVIENDRIEZ REBELLES, et ne pouvant vous établir juges dans votre propre cause, la justice aurait le droit de vous punir. Prenez-y bien garde, *ils prodiguent les marques de déférence au mensonge bien reconnu pour tel.* Voilà que vous vous érigez en dogmatiques ; mais est-ce bien à vous qu'appartient le droit d'instruire les hommes ? D'où vous est venue l'autorité que vous vous arrogez ? Détrompez-vous, l'enseignement ne sera pas confié aux athées, OU BIEN LE GOUVERNEMENT S'AVEUGLERAIT LUI-MÊME.

RUGGIERI, de Florence, mort à Paris en 1615. « Comme il avait déclaré hautement qu'il mourait athée, son corps fut traîné à la voirie. » Sur quoi est cette note : « Heureux d'en être quitte pour une persécution posthume ! »

A la bonne heure pour l'homme mort ; mais la famille s'en trouvera-t-elle honorée, sur-tout s'il y a des enfans ? Mais l'édification publique ;

mais la postérité, qu'en direz-vous, philosophes athées ? Vous déclamerez peut-être contre le préjugé, mais envain ; il a jetté de trop profondes racines, pour que vous puissiez parvenir à le détruire ; IL REPOSE SUR L'HONNEUR ET SUR LA GLOIRE D'UNE NATION LORSQU'ELLE N'A PAS PERDU TOUTE HONTE ET TOUTE PUDEUR.

SAINT-EVREMOND. « Bien des gens l'ont représenté comme un esprit fort. Mais il garda soigneusement ce qu'on appelait le décorum. »

Voltaire (Questions sur l'Encyclopédie, *verbo* athéisme, édition 1770), parle de Saint-Evremond en ces termes : « On peut le mettre au rang des hommes aimables et pleins d'esprit qui ont fleuri dans les tems brillans de Louis XIV ; mais non pas au rang des hommes supérieurs. Au reste, ceux qui l'ont appellé ATHÉISTE, SONT D'INFAMES CALOMNIATEURS. »

Voilà précisément la condamnation de Sylvain Maréchal, pour avoir (article de J. B. Rousseau) qualifié Saint-Evremond d'esprit fort

SPECTATEUR anglais (les auteurs du) « Nos moralistes anglais étaient spinosistes, dans toute la force

du terme ; malgré toute leur circonspection, la vérité perce. »

Plus l'accusation est grave, plus il est juste d'entendre les accusés. C'est au 125e. discours ayant pour titre : *Le zèle pour l'athéisme est quelque chose de monstrueux*, (1) que se trouve leur profession de foi ; la voici mot à mot :

» Après avoir parlé des faux dévots pleins de zèle pour leur religion, je ne puis que tourner les yeux *sur une espèce de monstres*, qu'on ne croirait pas exister dans la nature, si l'on n'en voyait quelqu'un dans presque toutes les compagnies ; je veux dire *les zélateurs pour l'athéisme*.... Il n'est que trop vrai qu'ils cherchent à établir leur dogme impie avec autant de violence et de contention, de rage et de fureur, QUE SI LE SALUT DU GENRE HUMAIN EN DÉPENDAIT. Il y a quelque chose de si ridicule et de si pervers dans cette espèce de zélateurs, qu'on ne sait de quelle manière s'y prendre pour les représenter au naturel ; c'est une sorte de joueurs qui se dépitent et grondent sans cesse, quoiqu'ils ne jouent rien. Il harassent continuellement leurs amis pour les

---

(1) Vol. 1er., page 366, in-4°. Paris, 1755.

entraîner dans leur parti, quoiqu'ils avouent eux-mêmes qu'il n'y a rien à gagner ni pour les uns ni pour les autres. En un mot, le zèle pour la propagation de l'athéisme est plus absurde, s'il est possible, que l'athéisme même... Quoique prévenus d'opinions absurdes et contradictoires, la moindre petite difficulté dans un article de foi leur suffit pour le rejetter. Ils taxent d'erreurs et de préjugés, des idées qui s'accordent avec le sens commun de tout le genre humain, reçues dans tous les siècles, et parmi toutes les nations, pour ne rien dire du but naturel qu'elles ont à prouver le bonheur de la société civile et des particuliers, pendant qu'ils introduisent à leur plan des systêmes tout-à-fait monstrueux et déraisonnables qu'on ne peut admettre sans la plus grande crédulité du monde. Supposez donc qu'on réduisit en une espèce de symbôle tous les principaux articles de l'athéisme, comme la formation éternelle du monde, la *matérialité* d'une substance qui pense, la mortalité de l'ame, l'organisation fortuite du corps, le mouvement et la gravitation intrinsèques de la matière, avec de tels autres dogmes, soutenus par les athées les plus célèbres ; supposez, dis-je, qu'on dressât un pareil symbôle, et qu'on voulût en imposer la créance à quelqu'un, cela ne deman-

derait-il pas une mesure de foi beaucoup plus étendue, qu'aucune de nos confessions chrétiennes, qu'ils attaquent avec tant de fureur, n'en exige? Que le plus habile de leur secte me réponde là-dessus, et qu'il me soit permis en même-tems d'exhorter ces grands disputeurs du siècle, à vouloir agir, pour leur intérêt et celui du public, d'une manière du moins qui s'accorde mieux avec leurs principes, et non pas de brûler de zèle pour l'irreligion, et d'être bigots pour un vrai galimathias. »

Nous n'avons pu résister à la tentative qui nous a portés à transcrire ce discours, malgré sa longueur, tant il était essentiel de montrer au naturel le portrait des grands fauteurs du systême de l'athéisme, parmi lesquels, sans doute, se reconnaîtra Sylvain Maréchal, ainsi que les athées les plus prononcés qui lui ont fourni tant de notes sur d'autres articles pour perfectionner son ouvrage. Cependant on observera sans peine que malgré toute leur sagacité et toute leur science, *il y a eu de leur part assez de mal-adresse* en nous mettant dans le cas de recourir au spectateur anglais, dont ils ont fait la matière de leur accusation, et qui, précisément, forme la preuve la plus complette que les auteurs de cet ouvrage

célèbre n'étaient rien moins que spinosistes. Addisson, l'un des principaux et un des plus excellens écrivains d'Angleterre, n'était certainement point un athée.

SYSTÊME DE LA NATURE. « L'athéisme n'est point fait pour le vulgaire. . . Il suppose de la réflexion, de l'étude, des connaissances. . . C'est le seul systême qui puisse conduire l'homme à la liberté, au bonheur, à la vertu. Rien ne sera capable de l'arrêter. » (1)

Enfin, philosophes athées, c'est ici l'expression de votre belle doctrine ; elle est rendue, nous en convenons, d'une manière très-claire et très-positive. Nous saurons donc à quoi il faudra s'en tenir désormais.

---

(1) Le fameux ouvrage, intitulé : Systême de la Nature, et que l'on sait aujourd'hui être du baron d'Holbac, a essuyé, dans le tems, plus d'une critique. Nous desirerions pouvoir faire connaître principalement les Réflexions philosophiques de M. Holland (Neufchâtel, 1775) ; mais ce serait un article trop long. Nous tombons sur celui où il dit (page 220, seconde partie) : « Le dogme de l'existence de Dieu se fonde sur des raisonnemens ; il s'agit ici d'examiner leur force, et non d'attaquer ni de défendre les docteurs de l'Eglise. Ce n'est pas seulement leur Dieu que vous combattez, c'est aussi celui de Bacon, de Descartes, de Leibnitz, de Newton, de Schafresbury, de Locke, de Wolf et de tant d'autres *penseurs* anciens et modernes, qui n'ont jamais défendu de raisonner, et qui n'étaient pas non plus faits pour se laisser défendre. »

L'athéisme, dites-vous, *n'est pas fait pour le vulgaire;* mais pourquoi donc cherchez-vous à faire des prosélytes parmi le peuple ? Dès que vous reconnaissez qu'il est sans étude et sans connaissances (1), vous ne sauriez parvenir à le persuader, il persévérera donc dans ses habitudes et dans sa croyance. Votre doctrine ne deviendra donc pas universelle ? Bien différente en cela de la doctrine évangelique, parce qu'il n'y a, comme le dit l'illustre chancelier d'Aguesseau (2), qu'une doctrine toujours la même depuis le commencement du monde jusqu'à la fin des siècles, comme il n'y a qu'un Dieu et qu'une vérité qui est Dieu même. Au reste, vous êtes ici en contradiction avec vous-mêmes, car à l'article Fourqueux, sur ce que les savans seraient bien aise qu'il n'y eût qu'eux d'incrédules, vous avez ajouté : ›› C'est mal, la vérité ne saurait être trop ni trop tôt connue. ››

En second lieu, vous prétendez que l'athéisme

---

(1) . . . Dans sa triste ignorance,
Le vulgaire voit tout avec indifférence :
Des desseins du grand Être atteignant la hauteur
Il ne sait point monter de l'ouvrage à l'auteur.
Géorgiques Françaises, *IIIe. Chant.*

(2) Vol. 12 de ses Œuvres, pag. 255.

est le seul qui puisse conduire.... à la vertu, mais c'est précisément ici que nous vous arrêtons. Votre enseignement ne suffira pas pour former les mœurs ; vous ne sauriez en disconvenir : il faudra donc des lois protectrices de l'innocence, et qui infligent des peines pour les crimes publics et prouvés.

Eh bien ! les lois ne sauraient punir que les actions coupables extérieures : elles ne puniront ni l'ingrat qui maltraite son bienfaiteur, ni le perfide qui viole ses engagemens, qui révèle un secret, qui donne un conseil pernicieux; l'avare, le menteur, l'infidèle dépositaire, l'ambitieux, le médisant bravent les regards de la justice humaine. On peut, sans craindre d'être punis, souhaiter une famine, desirer la ruine de sa patrie, la mort de son père, refuser des secours au malheureux, etc. etc. : la religion seule, oui, la religion seule, peut réprimer ces penchans criminels S'il n'est pas un Dieu vengeur, que de forfaits dans lesquels les incrédules pourront se plonger sans crainte comme sans remords ! Et pourquoi ne le seraient-ils pas ? *Rien ne peut*, disent-ils, *arrêter l'athéisme*, ni conséquemment les pensées, les desirs intérieurs et coupables de ceux qui le professent.

Encore quelques mots sur la vertu purement philosophique, et c'est l'Encyclopédie (1) qui nous les fournit : ,, Cette vertu a très-peu de force, et ne saurait guère tenir contre les motifs de la crainte, de l'intérêt et des passions. Pour résister, sur-tout lorsqu'il en coûte d'être vertueux, il faut être rempli de l'idée d'un Dieu, qui voit tout et qui conduit tout. *L'athéisme* ne fournit rien, et se trouve sans ressource, dès que la vertu est malheureuse ; il est réduit à l'exclamation de Brutus : *Stérile vertu, de quoi m'as-tu servi ?* Au contraire, celui qui croit qu'il y a un Dieu, que ce Dieu est bon, que tout ce qu'il a fait et qu'il permet aboutira enfin au bien de ses créatures : un tel homme peut conserver sa vertu et son intégrité même dans la condition la plus dure, en admettant l'idée des récompenses et des peines à venir. ,,

TOMBARD. « Il a dans son porte-feuille une comédie, intitulée : l'*Athée*, et n'a pu encore obtenir les honneurs de la représentation. »

Voilà, en effet, un sujet de plainte bien légitime, et qui fait voir combien la police use de rigueur. Mais s'il arrivait que l'on permît la

(1) Vol. 1er., pag. 816. Edit 1751.

représentation de cette pièce, ce ne serait pas encore assez au gré des athées, il faudrait, pour les satisfaire pleinement, autoriser les philosophes à monter sur des tréteaux, dans les campagnes comme dans les villes, pour y prêcher hautement l'athéisme, à l'exemple de Jacob Dupont: après ce succès éclatant, ils auraient raison de dire, comme ils l'ont fait à l'article qui précède: „ *Rien ne sera capable d'arrêter l'athéisme.* „

Ici les réflexions naissent en foule, mais nous devons laisser au lecteur le soin de faire celles que la sagesse ne manquera pas de lui inspirer.

Volney, de l'Institut. Dans ses Ruines il adopte le système de Dupuis, sur l'origine des cultes. »

Il ne restera aucun doute sur cet article. Volney est connu pour un véritable athée, et il en a donné plus d'une preuve, notamment par ses leçons d'histoire, publiées en l'an 8, où, entr'autres choses, il a osé dire, page 186, qu'avant un siècle toutes nos compilations greco-romaines, toutes *les prétendues histoires universelles* de Rollin, de Bossuet, de Fleury, etc., seront des livres à refaire, dont il ne restera pas même les réflexions, *puisque les faits qui les basent sont*

faux ou altérés. Il ajoute : ,, En prévoyant cette révolution QUI DEJA S'EFFECTUE.... un meilleur tableau de l'antiquité aurait l'utilité morale de *désabuser de beaucoup de préjugés civils et religieux*, *dont la source n'est sacrée que parce qu'elle est inconnue.* ,,

L'ex-professeur d'histoire, Jondot a réfuté ce passage (1) en ces termes : ,, En foulant aux pieds les écrits des plus grands hommes de l'antiquité, *vous retracez*, à votre tour, *les huns et les vandales.* Alcibiade donna un soufflet à un pédagogue qui, dans son école, n'avait point Homère. Quel traitement mériteriez-vous, si vous bannissiez de nos écoles publiques des historiens dont les ouvrages sont devenus classiques ? ,,

A ce que vient de dire cet ancien professeur, dont nous sommes bien éloignés d'affaiblir le mérite, il faut ajouter la leçon qu'un très-jeune orateur (le fils du célébre Portalis) a donnée aux philosophes qui, comme Volney, voudraient anéantir les anciennes histoires pour en composer une seule qui en tînt lieu ; histoire qui,

---

(1) *Vide* ses Observations Critiques, imprimées chez Migneret, en l'an 8.

ainsi refaite, serait dénuée de toute authenticité, soit parce qu'elle ne serait pas écrite par des auteurs contemporains et dignes de foi, soit parce-qu'elle porterait sur des faits tellement anciens, que l'on ne pourrait les vérifier que par les témoignages des anciens historiens eux-mêmes; histoire enfin qui ne serait que le fruit DES CONCEPTIONS HARDIES (comme s'est exprimé l'abbé Raynal) d'un auteur moderne, toutes analogues, comme l'on s'en doute bien, au systême de l'athéisme.

Le jeune orateur dont nous parlons, dans le début de son discours, qui, au mois de mars 1800, a été couronné par l'académie Royale des inscriptions et belles-lettres de Stockholm, s'exprime ainsi : „ Sans le souvenir du passé, l'homme étranger à lui-même ignorerait sa propre existence; ses jours se succéderaient et ne s'enchaîneraient pas; chaque instant le verrait mourir et renaître; le souvenir seul forme un ensemble de sa vie entière, L'HISTOIRE EST LE SOUVENIR DU GENRE HUMAIN; elle rattache les siècles aux siècles, et nous conserve la filiation des peuples; elle est le lieu commun de la grande famille humaine; elle instruit les nations de leur origine, de leurs progrès, de leur gran-

deur ; en un mot, elle leur révèle tout ce qu'elles ont été, pour leur montrer ce qu'elles peuvent être. „

Vous le voyez, M. Volney, sans l'histoire qui est *le souvenir du genre humain*, vous ne sauriez rien vous-même, car il n'est donné à personne d'avoir, en naissant, la science infuse : il ne vous est pas donné d'être le premier créateur des connaissances que vous n'avez pu acquérir que par le moyen de l'éducation que vous avez reçue, par celui de vos lectures et par l'effet des méditations qu'elles vous ont donné lieu de faire. Si donc vous n'êtes devenu savant (tous les individus naissent également ignorans) que parce que d'autres savans vous ont précédé, il en a été de même de nos ancêtres, et en remontant jusqu'au commencement des siècles ; si vous voulez plutôt partir de la création pour descendre jusqu'à nos jours, il faudra de même suivre cette filiation, au moyen de laquelle les connaissances se sont tantôt perpétuées et augmentées, tantôt affaiblies ou presque perdues au milieu des débris et des ruines pendant ces siècles justement appellés barbares, mais qui, par la cessation de ce grand désastre et la conservation des ouvrages précieux de l'antiquité, par les monumens et les mé-

dailles, et par la tradition, ont repris un nouvel éclat à l'époque de la renaissance des lettres en Italie et en France, après la conquête de la Grèce par les musulmans.

Votre projet d'une nouvelle histoire universelle, dont le principal objet serait de substituer vos propres lumières, vos connaissances à celles qui nous ont été transmises, que nous avons adoptées et même augmentées par nos travaux, oseriez-vous bien vous flatter que cette histoire ferait disparaître toutes celles qui existent? Détrompez-vous, elles sont répandues, ainsi que les livres sacrés des juifs et des chrétiens, dans le monde entier, et le pouvoir ne vous est pas donné d'en rassembler tous les exemplaires pour vous procurer le plaisir de les incendier et de les voir tous réduits en poudre.

S'il était possible que votre projet d'anéantir toutes les histoires sacrées et profanes pût s'effectuer, ce ne serait pas encore assez; il existerait malgré vous, sur les différentes branches de l'érudition (quand ce ne serait que l'Encyclopédie) des morceaux de critique très-approfondis, des dissertations savantes répandues dans les recueils précieux des académies des sciences

et des belles-lettres, tant nationales (1) qu'étrangères, et qui continueraient de transmettre à la postérité les faits et les témoignages que vous auriez voulu détruire, à moins que vous n'eussiez encore la puissance de tout anéantir à-la-fois, et dans votre patrie et dans tous les autres pays, mais cette puissance ne vous serait pas donnée. Le calife Omar fit bien brûler la magnifique bibliothèque d'Alexandrie, mais il ne parvint pas à détruire la science ni les faits historiques qui étaient à l'abri de toute critique. Il en serait de même de vous, citoyen Volney, n'en doutez point.

Au reste, qui ne sait que les documens de l'histoire acquièrent une nouvelle force lorsqu'ils sont appuyés par plus de témoignages, et qu'une saine et sage critique les a dégagés de tout ce qui n'était pas parfaitement établi; que si vous détruisiez les divers témoignages d'auteurs contemporains et d'autres postérieurs, mais également dignes de foi, ce serait renverser tout l'é-

---

(1) Voyez notamment les Réflexions de M. Freret, sur l'étude des anciennes histoires, et sur le dégré de certitude de leurs preuves. Mémoires de l'académie des Belles-Lettres, vol. 6, pag. 146 et suiv.

difice pour se donner le plaisir de le réédifier à sa fantaisie, et d'après ses propres vues ; mais le droit, la puissance de substituer sa propre autorité à celle de l'antiquité, n'est donné à personne, ce serait une entreprise folle, extravagante et semblable au dessein de renverser toutes les sciences pour les créer de nouveau, c'est-à-dire tenter l'impossible.

Nous ne dirons plus que quelques mots : Si l'on ajoute au projet de la destruction des anciennes histoires tant sacrées que profanes, celui de rejetter même la religion naturelle, comme l'auteur du Dictionnaire s'en explique pages 443 et 472, il ne peut y avoir le moindre doute que les philosophes athées ne cherchent à troubler, à renverser, en quelque sorte, le monde entier, et c'est alors qu'ils auraient eu raison de dire, comme ils l'ont fait page 213, et LA RÉVOLUTION EST FAITE.

Rassurons-nous cependant : les systêmes faux et impies, en dénaturant la vérité, ne sauraient subsister long-tems, parce que la voix de la vérité vit toujours, et qu'à l'égard des crimes, la justice est là pour les punir, A MOINS QU'ELLE NE SOIT EXILÉE.

VOLTAIRE.

VOLTAIRE. Il dit : « En Angleterre, comme partout ailleurs, il y a eu, il y a encore beaucoup d'athées par principes. . . . J'en ai connu en France quelques-uns qui étaient de très-bons physiciens. . . . »

La diversité des opinions sur les ouvrages de Voltaire est assez connue : on lui reproche surtout, et avec fondement, une foule de turlupinades contre la religion : mais nous devons nous borner à rapporter ce qu'il pensait des athées :

„ On demande, dit-il (1), si un peuple d'athées peut subsister, il me semble qu'il faut distinguer entre le peuple proprement dit, et une société de philosophes au-dessus du peuple. Il est très-vrai que par tout pays la populace a besoin du plus grand frein, et que si *Bayle* avait eu seulement cinq ou six cents paysans à gouverner, il n'aurait pas manqué de leur annoncer un Dieu rémunérateur et vengeur. Mais *Bayle* n'en aurait pas parlé aux épicuriens, qui étaient des gens riches, amoureux du repos, cultivant toutes les vertus sociales et sur-tout

(1) Questions sur l'Encyclopédie, vol. 2, p. 287 et suivantes, in-8°; édit. 1770.

l'amitié, fuyant l'embarras et le danger des affaires publiques, menant enfin une vie commode et innocente. Il me paraît qu'ainsi la dispute est finie quant à ce qui regarde la société et la politique.

„ Pour les peuples entièrement sauvages, on a déja dit qu'on ne peut les compter ni parmi les athées ni parmi les théistes : leur demander leur croyance, ce serait autant que leur demander s'ils sont pour *Aristote* ou pour *Démocrite* ; ils ne connaissent rien ; ils ne sont pas plus athées que péripatéticiens.

„ Mais on peut insister ; on peut dire : Ils vivent en société, et ils sont sans Dieu ; donc, on peut vivre en société sans religion.

„ En ce cas, je répondrai que les loups vivent ainsi, et que ce n'est pas une société qu'un assemblage de barbares antropophages, tels que vous les supposez Et je vous demanderai toujours si, quand vous avez prêté votre argent à quelqu'un de votre société, vous voudriez que ni votre débiteur, ni votre procureur, ni votre notaire, ni votre juge ne crussent pas en Dieu.

„ Dans cet univers il y a des êtres intelligens,

et vous ne sauriez prouver qu'il soit possible que LE SEUL MOUVEMENT PRODUISE L'ENTENDEMENT. De votre propre aveu, il y a l'infini contre un à parier, qu'une cause intelligente formatrice anime l'univers. Quand on est tout seul vis-à-vis l'infini, on est bien pauvre.

,,Où est l'éternel geomètre ? Est-il en un lieu ou en tout lieu sans occuper d'espace ? Je n'en sais rien. Est-ce de sa propre substance qu'il a arrangé toutes choses ? Je n'en sais rien. Est-il immense sans quantité et sans qualité ? Je n'en sais rien : tout ce que je sais, C'EST QU'IL FAUT L'ADORER ET ÊTRE JUSTE.

Nous ne rapportons pas d'autres morceaux de ce chapitre, quoique très-intéressans, parce qu'il faut abréger.

A la suite de cette discussion est une pièce de vers, dont voici quelques fragmens assez précieux :

De lézards et de rats mon logis est rempli,
Mais *l'architecte existe*, et quiconque le nie,
Sous le manteau du sage *est atteint de manie*.
Consulte Zoroastre et Minos et Solon,
Et le martyr Socrate et le grand Cicéron ;

Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père,
Ce système sublime à l'homme est nécessaire;
C'est le sacré lien de la société;
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.

Si les cieux, dépouillés de son empreinte auguste,
Pouvaient cesser jamais de le manifester;
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer,
Que le sage l'annonce, et que les Rois le craignent.
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon vengeur est au ciel, apprenez à trembler;
Telle est au moins le fruit d'une utile croyance.

Mais toi, raisonneur faux, dont la triste imprudence,
Dans le chemin du crime ose les rassurer,
De tes beaux argumens quel fruit peux-tu tirer?
Tes enfans à ta voix seront-ils plus dociles?
Tes amis au besoin plus sûrs et plus utiles?
Ta femme plus honnête? Et ton nouveau fermier,
Pour ne pas croire en Dieu, va-t-il mieux te payer?
Ah! laissons aux humains la crainte et l'espérance!

. . . .
. . . .
. . . .

L'ex-professeur Jondot, dont l'ouvrage est cité à l'article Volney, rapporte un autre passage de Voltaire, qui est terminé ainsi : ,, Une société particulière d'athées qui ne se disputent rien et qui perdent doucement leurs jours dans les amusemens de la volupté, peut durer quel-

que tems sans trouble ; mais si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous le joug immédiat de ces êtres informes qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes. »

Vous l'entendez, philosophes athées ? c'est votre oracle qui prononce cette terrible sentence : IL VOUS COMPARE A DES MONSTRES ACHARNÉS CONTRE LEURS VICTIMES ! Répondez.

YOUNG. « Ce poëte religieux, anglais, est par fois philosophe sans s'en douter : il lui échappe de faire synonimes Dieu et la nature. »

Oui, le docteur Young était un poète religieux et dans toute la force du terme. En contemplant les cieux dans sa vingtième nuit, il s'exprime ainsi : » Qui peut voir les cieux sans éprouver les terreurs d'un respect religieux et les ardeurs de l'enthousiasme ? Qui peut les voir et s'arrêter à ce qu'il voit, sans percer jusqu'au tout-puissant qui a formé avec la matière ces globes inanimés qui animent tout ? O ! ouvrage inconcevable ! oui, tu es digne du Dieu qui t'as fait ; l'homme est trop faible pour te louer assez, et l'homme ingrat, enseveli maintenant dans les bras du sommeil, prive Dieu de son hommage !

Mais je ne veille pas seul : d'invisibles essaims d'esprits célébrent avec moi *la gloire du grand architecte*, dans des concerts que les humains ne peuvent entendre. L'univers est le temple où ils l'adorent. De combien de lustres éclatans sa voûte est ornée ! comme ils versent dans l'ame les feux du zèle et de la religion ! Oui, ce temple prêche le Dieu qu'il récèle. Avec quelle éloquence la nuit le démontre à mon cœur ! LA RELIGION EST FILLE DE L'ASTRONOMIE : UN ASTRONOME ATHÉE NE PEUT ÊTRE QU'UN INSENSÉ ! »

Dans la huitième nuit, il caractérise l'homme innocent et juste, par opposition à l'incrédule : « L'homme de bien, dit-il, enivré d'espoir et de joie, l'idée de son bonheur futur le plonge et le tient dans une extase continuelle : absent de la terre, il est entré dans l'immortalité.... TANDIS QUE LE VIL INCRÉDULE TREMBLE DANS LE CALME. »

Combien d'autres morceaux également sublimes nous pourrions transcrire ici ! mais nous l'avons déja dit, nous ne prétendons pas faire un volume.

M. le Tourneur, dans le discours préliminaire

de sa Traduction des Nuits (1), dit que les anglais rendent un témoignage honorable à la mémoire du docteur Young, et que comme chrétien et comme ministre de l'Eglise anglicane, il retraça un bel exemple des mœurs et de la piété primitive : et voilà l'auteur que l'on n'a pas rougi d'inscrire au Dictionnaire des Athées, sans égard à la vénération dont sa mémoire jouit, comme l'on sait, dans son propre pays.

Cette affectation, cette recherche des écrivains anglais les plus célèbres tels que Adi son, le chancelier Bacon, Clarke, Locke, Milton, Newton, Pope, Young, pour les mettre sur la liste des athées, tandis qu'ils ont combattu si éloquemment l'athéisme, comme nous croyons l'avoir prouvé (2). Cette affectation, disons-nous, est inconvenable, mais on ne s'est peut-être pas apperçu qu'elle tournait précisément contre les auteurs du systême ; car s'ils avaient découvert

(1) Page 23, édition 1769 ; in-8°.

(2) Ils n'ont cité ni Dryden, ni Shakespear, et il y a de quoi s'en étonner, car il leur était aussi facile d'arranger quelque phrase qui eût paru favoriser leur systême. Ils n'ont pas parlé non plus du célèbre Thompson, le chantre sublime des saisons ; il est vrai que l'hymne qui termine le poëme les aurait confondus.

des disciples en Turquie, Suède, Dannemarck, Italie, Suisse, Espagne, Portugal, etc., ils n'auraient sans doute pas manqué de les inscrire dans leur Dictionnaire : et de ce que l'on n'y en trouve aucun de ces diverses contrées, il s'ensuit nécessairement qu'il y a un très-petit nombre d'athées ; ils en conviennent même à l'article Naigeon, où ils disent qu'il ne faut pas croire que tout le monde puisse se mettre au niveau de cette opinion *(l'athéisme)*, et que c'est au contraire celle d'un très-petit nombre d'hommes. Ils sentent, mais ils n'ont garde d'en convenir, que toute doctrine qui n'est pas générale est nécessairement fausse : pour se convaincre de cette dernière vérité, nous renvoyons à ce que nous avons dit, article Buffon.

Ici nous ne pouvons nous refuser à transcrire le fragment d'un discours très-énergique, lu à l'académie des belles-lettres au mois de novembre 1773 (1) : ,, Je prononce, a dit l'orateur, le mot de philosophie, nom sacré et respectable dans son origine, *aujourd'hui souvent profané, avili et devenu presque une injure* ; mais j'ose l'articuler en ce moment avec confiance et comme

(1) Hist. vol., 40, pag. 198.

un titre d'honneur. „ *Loin d'ici cette philosophie* „ *destructive et meurtrière*, *opprobre de l'esprit* „ *humain*, *qui*, *également ennemie du sceptre et* „ *de l'encensoir*, *brise tous les ressorts de la so-* „ *ciété, relâche tous les liens dont dépendent la* „ *sûreté et les charmes de la vie*, *pour qui le vice* „ *et la vertu sont de vains noms*, *l'homme un* „ *pur automate*, *l'intelligence créatrice une chi-* *mère !....* „ (1)

Déjà, et peu d'années auparavant, M l'a-vocat-général Séguier, dans le celèbre réquisitoire sur lequel intervint l'arrêt du parlement, du 18 août 1770, s'était exprimé ainsi : „ Il s'est élevé au milieu de nous *une secte impie et audacieuse* ; elle a décoré sa fausse sagesse du nom de philosophie : d'une main les partisans de cette secte ont tenté d'ébranler le trône ; de l'autre, *ils ont voulu renverser les autels. Leur objet était d'éteindre la croyance*, de faire prendre un autre cours aux esprits sur les institutions religieuses et civiles, et la révolution s'est, pour ainsi dire, opérée : les prosélytes se sont multipliés ; leurs maximes se sont répandues ; les

(1) Ici pourrait s'appliquer ce vers de M. l'abbé de Lille.

O France, ô ma patrie ! ô séjour de douleurs !

Géorgiques Françaises, *IIIe. chant*.

royaumes ont senti chanceler leurs antiques fondemens, et les nations, étonnées de trouver leurs principes anéantis, se sont démandé par quelle fatalité elles étaient devenues si différentes d'elles-mêmes!.... Le gouvernement doit trembler de tolérer dans son sein *une secte ardente d'incrédules, qui semble ne chercher qu'à soulever les peuples sous prétexte de les éclairer.* »

Plein d'admiration pour ces éloquens discours, il ne reste plus qu'à nous résumer.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Il y aura peut-être des personnes qui diront : A quoi bon cet examen du Dictionnaire des Athées ! il valait mieux n'en pas parler, il serait tombé dans le mépris ou dans l'oubli : en le critiquant, c'est lui donner une sorte d'existence qu'il n'aurait point eue : d'ailleurs, n'y a-t-il pas du danger à le faire connaître en détail ?

Si l'on faisait cette objection, la réponse serait facile. Personne ne peut nier que la publication de cet ouvrage ne soit un scandale public, qui, malheureusement, ne sera peut-être pas le dernier, car les athées ne craignent pas d'annoncer, page 110, qu'il y a un livre à faire et *qu'il est sur le métier ;* et on entend parfaitement ce que cela veut dire. Ils veulent épuiser leur science prétendue sur l'Être suprême, dans le fol espoir de le renverser de son trône.

Quoi qu'il en soit, en dernière analyse, il faudra dire que c'est insulter grièvement une nation, qui, généralement, professe la religion

catholique, que de lui supposer un penchant à l'athéisme, et de chercher à le propager dans son sein, tandis qu'il n'y a qu'un très-petit nombre d'hommes qui aient embrassé ce système infernal, et que, jusqu'ici, ils n'avaient pas osé publier hautement.

Il est donc permis, ou plutôt il est louable, il est absolument nécessaire de venger cette nation, et d'empêcher, autant que possible, que la contagion ne fasse des progrès : il est bon, il est utile de faire voir que les philosophes athées ont d'autant plus faussement accusé d'athéisme nombre d'auteurs célèbres, que leurs propres écrits démontrent évidemment le contraire.

Nous aurions donné plus d'étendue à l'examen du Dictonnaire, mais il aurait fallu composer un assez gros volume, ce qui n'entrait pas dans notre plan, sur-tout par le défaut de tems et de moyens pour se procurer les livres cités, dont plusieurs sont assez rares. Nous desirons que cet essai engage à faire une réfutation plus ample de cet ouvrage, dont, après tout, les auteurs n'auront d'autre réputation que celle que s'est acquise Erostrate par l'incendie du

temple de Diane à Ephèse : celui qui entreprendra une réfutation complette peut compter que ses recherches lui donneront une moisson très-abondante.

Il ne manquera pas d'abord de remarquer qu'il y a plusieurs articles où les auteurs sont simplement nommés, et qu'il serait pourtant nécessaire de faire mieux connaître ; d'autres qui ne sont désignés que par des lettres initiales (procédé assez commode) sans que l'on puisse en déviner le motif, si ce n'est que les personnes n'aient pas voulu que leurs sentimens fussent exposés au grand jour ; délicatesse louable en un sens, mais qui ne le serait nullement si les auteurs étaient jaloux de faire des prosélytes. De plus, à certains articles où les auteurs sont dénommés, et qui ont quelque espèce de réputation en fait de science, on ne cite aucuns de leurs écrits, ensorte que l'on est hors d'état de juger s'ils méritent ou non le nom d'athées.

Une opération encore plus essentielle aurait pour objet de faire voir combien d'erreurs et d'infidélités l'auteur a commises, et dans ses citations, et dans les intentions qu'il a gratuitement prêtées aux savans dont il a parlé : nous

en avons relevé assez pour qu'il y ait lieu d'en faire présumer nombre d'autres, et comme le dit un de nos plus grands poëtes :

Et mon cœur soulèvant mille secrets témoins,
M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moins.

Andromaque scène Ve., IVe. acte.

Pour peu que l'on réfléchisse sur l'ouvrage de Sylvain Maréchal, on se convaincra qu'il peut bien échauffer quelque jeune tête ; un jeune homme, par exemple, dont le cœur est déja corrompu : c'est tout l'effet qu'il peut produire ; il est déplorable sans doute. Mais soyons-en bien assurés, il ne saurait changer la conscience, la croyance presque universelle, et voulut-on supposer, pour un moment, que ce fameux Dictionnaire formera autant de disciples qu'il contient d'articles, que serait-ce, que 1057 athées de plus en comparaison du grand nombre des vrais adorateurs de Dieu ? Ce serait comme un grain de sable jetté dans une mer immense. Entrons dans quelques détails sur les trois religions dominantes qui règnent sur la plus grande partie de l'univers.

La nation juive persévère dans la croyance au décalogue et autres lois de Moyse, le plus

ancien, le plus sage des législateurs, le plus sublime et le plus éclairé des historiens et des philosophes. On n'a jamais rien changé, comme nous l'avons dit *verbo Moyse*, rien ajouté ni retranché au décalogue, exemple unique, tandis que les lois de Dracon, de Solon, de Lycurgue, des douze Tables, ont péri pour faire place à d'autres lois religieuses ou politiques, plus ou moins défectueuses.

Les mahométans tiennent Moyse et J. C. pour de grands prophêtes envoyés de Dieu, LA LOI ET L'EVANGILE POUR DES LIVRES DIVINS. Quant à leurs pratiques de religion, ils font une prière cinq fois le jour. Ces faits sont attestés par M. l'abbé Fleury (1), historien dont la véracité est généralement reconnue. A cette occasion, nous observerons que rien ne rend les philosophes plus coupables que la persécution qu'ils exercent contre les ministres de la religion chrétienne, en la comparant avec la conduite que l'on tient à leur égard en Turquie. ›› Il y a dans Bagdad, dit le Cousin Jacques (2), un couvent de Carmes, et jamais ils n'y ont été tourmentés, quoique les

(1) VI. Discours sur l'Hist. Ecclés., in-12, pag. 171.

(2) Dict. Néologique, *verbo* Bagdad.

mahométans soient les ennemis nés des chrétiens. » Guthrie, dans sa géographie universelle (1), nous apprend aussi que le gouvernement turc a formé des institutions ecclésiastiques ou chrétiennes pour l'intérêt de ses finances, qu'elles sont tolérées par-tout où elles sont profitables. Il ajoute Constantinople, Jérusalem, Alexandrie et Antioche ont des patriarches qui jouissent de l'autorité civile et ecclésiastique sur les chrétiens de leur jurisdiction, et qu'il en est de même des patriarches nestoriens et arméniens. » Philosophes, allez détruire ces établissemens, et vous verrez comment vous serez reçus par le gouvernement turc.

Quant à l'Europe, personne n'ignore qu'elle est toute chrétienne, et en grande partie catholique, apostolique et romaine. Il en est à-peu-près ainsi dans toute l'Amérique, même chez les sauvages de la Floride, et la religion romaine est la religion de la majorité des citoyens dans le Maryland : le congrès a coopéré par le concours de l'autorité civile à l'établissement de l'évêque catholique, installé à Baltimore en 1790, et à qui

(1) Vol. 5, pag. 13, seconde édition, 1800.

le

le pape a accordé la jurisdiction ecclésiastique sur tous les catholiques des États-Unis. (1)

Nous aurions pu tirer de grands secours et de puissans motifs de crédibilité, en mettant à contribution les écrits des grands orateurs de la chaire, tels que Bossuet, Bourdaloue et Massillon. Si nous avons négligé de rapporter leurs sublimes maximes, toutes fondées sur les livres saints, c'est d'un côté parce que l'ouvrage eût été très-long, et de l'autre, parce que de la réunion des diverses nations qui embrassent presque tout notre globe, se forme, par rapport à la doctrine évangélique, un argument tellement invincible, que les philosophes athées, avec toute leur science, ne sauraient le rétorquer. Et puisque nous sommes sur le chapitre des nations, il est bon de voir comment de nos jours se sont prononcées la France et la Pologne, sur le sujet que nous traitons.

Le 13 avril 1790, l'assemblée nationale, dite *assemblée constituante*, rend un décret portant

(1) Si l'on exigeait des détails encore plus circonstanciés sur les religions de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, il n'y aurait qu'à recourir au Dictionnaire de Morery, qui ne laisse rien à desirer à cet égard.

que : „ La majesté de la religion et le respect profond qui lui est dû, ne permettent point qu'elle devienne un sujet de délibération, mais que SON ATTACHEMENT AU CULTE DE LA RELIGION CATHOLIQUE, APOSTOLIQUE ET ROMAINE, NE SAURAIT ÊTRE MIS EN DOUTE, au moment où ce culte va être mis par l'assemblée nationale à la première classe des dépenses publiques. „

Dans la nouvelle forme constitutionnelle que la nation polonaise se donna le 3 mai 1791, elle s'expliqua d'une manière encore plus positive que ne l'avait fait l'assemblée de France. L'article 1er. de son acte constitutionnel est ainsi conçu : „ La religion catholique, apostolique et romaine est, et restera à jamais LA RELIGION NATIONALE, et ses lois y conserveront toute leur vigueur. Quiconque abandonnerait ce culte pour tel autre que ce soit, ENCOURRERA LES PEINES PORTÉES CONTRE L'APOSTASIE. „

Les exemples donnés par ces deux nations, et que tant d'autres imiteraient si elles se trouvaient dans des circonstances semblables, fortifient tellement notre raisonnement qu'il en devient, ce nous semble, inattaquable à tous égards : il n'y aurait d'autre réponse à faire, ou

plutôt de défaite que celle de dire que les membres qui composoient les deux assemblées où ces décrets furent publiés, étaient, ou des demi-savans ou des hypocrites, mais les philosophes sont, sans doute, trop polis et trop honnêtes pour se permettre une pareille injure.

Que pourraient-ils dire après tout : ils citeront bien quelques hommes isolés, quelques têtes exaltées ; les unes folles ou insensées, et d'autres dont la réunion ne saurait jamais constituer une autorité proprement dite ; en un mot, ils ne pourront jamais dire avec fondement : *A nous appartient privativement la croyance universelle*, et c'est pourtant la proposition qu'ils devraient avancer, si leur doctrine était la seule vraie.

Pour qu'ils puissent parfaitement se reconnaître, nous les renvoyons à l'Encyclopédie (1) dont, sans doute, ils ne méconnaîtront pas l'autorité, puisqu'ils l'invoquent souvent eux-mêmes : elle leur dit que „ l'erreur des athées vient nécessairement de quelqu'une de ces trois sources : 1°. De l'ignorance et de la stupidité ; 2°. de la débauche et de la corruption des mœurs ;

---

(1) Vol. 1er., p. 798 ; édit. 1751.

ils ne sont pas persuadés qu'il n'y a point de Dieu, mais ils vivent comme s'ils l'étaient, et tâchent d'effacer de leur esprit toutes les notions qui tendent à leur prouver une divinité. L'existence d'un Dieu les incommode dans la jouissance de leurs plaisirs criminels ; 3°. enfin, il y a des athées de spéculation et de raisonnement ... Ils se font une sotte gloire de passer pour esprits forts ; ils en affectent le style pour se distinguer de la foule : tout prêts à prendre le parti de la religion, si tout le monde se déclarait impie et libertin ; la singularité leur plait. »

Tel est le résultat de l'examen que nous offrons au public : nous le soumettons au jugement des écrivains sages et éclairés ; leur nombre surpasse infiniment celui des athées qui aiment tant à se décorer du titre pompeux de philosophes, mais sans en avoir le jugement solide et encore moins la probité.

Nous avons vu (article 3), comment les athéniens punisaient ceux qui prêchaient l'impiété. Il faut ajouter que comme l'injure faite à un citoyen était ressentie par tous, la loi infligeait une peine grave à quiconque médisait d'un autre

après sa mort, par la raison que la haine ne doit pas être éternelle.

On fait plus aujourd'hui parmi nous : on ose non-seulement médire, mais encore calomnier effrontément des orateurs et des philosophes chrétiens, des savans du premier ordre qui, tous, avaient joui, comme ils jouissent encore dans l'Europe entière, de la plus grande réputation par leurs mœurs, par leurs lumières et par leur zèle à défendre les vérités qu'enseigne la religion chrétienne, QUI SEULE PEUT CONSOLER ET SANCTIFIER LA TERRE !

C'est à l'honnêteté publique à venger cet outrage par le mépris et l'infamie, en attendant que des lois sages et salutaires pour tous, vengent à leur tour un pareil attentat ; car, comme le disent les premiers auteurs de l'Encyclopédie (1) : „ L'ATHÉISME PUBLIQUEMENT PROFESSÉ EST PUNISSABLE SUIVANT LE DROIT NATUREL. „

Quant à nous, et quoique Sylvain Maréchal soit infiniment coupable, au lieu de crier à l'anathême, nous demanderons instamment à Dieu

(1) Vol. 1er., pag. 816 ; édit. 1751.

qu'il daigne exciter en lui un sincère répentir qui le porte à réciter avec nous, et à se bien pénétrer de cette belle prière de l'église (1) : „ Chaque génération, Seigneur, annoncera vos œuvres à celle qui la suit ! toutes publieront les effets de votre puissance ; elles feront connaître la magnificence et la gloire de votre majesté sainte ; elles raconteront vos merveilles ! „

(1) Onziéme dimanche après la Pentecôte, jour que cet écrit a été terminé.

NOTES.

Page 15, *ligne* 20, les Epicures, *lisez* les Epicuriens.

Pages 16 *et* 21. Nous avons dit qu'il fallait excepter Socrate, Platon, Cléanthe-Lycien et Cicéron, des philosophes athées de la Grèce et de Rome. Il y aurait lieu de faire bien d'autres exceptions, mais une pareille recherche devient superflue, si l'on considère combien l'antiquité a été unanime sur le dogme des peines et des récompenses d'une autre vie. Les premiers auteurs de l'Encyclopédie (1) sont entrés à ce ce sujet dans des détails suffisans, et on doit nécessairement en conclure que les peuples qui croyaient une vie future, n'étaient certainement pas athées. Ce seul exemple serait capable de confondre les philosophes de nos jours, s'ils daignaient y faire une sérieuse attention.

Il est une autre considération qu'ils mépriseront peut-être, mais que des lecteurs sages et éclairés seront, sans doute, bien-aise de trouver ici. Rien n'est répété plus souvent dans l'Evangile que la promesse des récompenses éternelles, et que la menace des châtimens également infinis dans leur durée. Voilà la sanction de la loi : dans la vie présente, cette sanction

(1) Vol. 1er. pag. 812. Edition 1751.

n'est point remplie, puisqu'il y a une vie future destinée à l'accomplissement et à la consommation de la loi. Dans la vie présente la vertu est souvent persécutée, le vice souvent honoré; la force domine sur la justice, l'artifice sur la bonne foi, la fourberie sur la simplicité; le bonheur n'est pas, généralement parlant, le partage des hommes de bien, et le succès couronne souvent les attentats des méchans. C'est ici que la révélation divine est nécessaire pour résoudre toutes les questions.

Page 25, *ligne* 4 *du tableau.* Si nous n'avons pas destiné un article particulier au citoyen Dupuis, qui n'a pas rougi de dire que *la religion est inutile et même dangereuse*, c'est parce qu'il aurait fallu lire jusqu'au dégoût sa prétendue Histoire *de l'Origine des Cultes, en trois volumes in* 4°.; ouvrage qui, d'après le simple titre et les phrases choisies par l'auteur du Dictionnaire, respire le plus pur athéisme. Si nous en avions entrepris la lecture ce n'aurait pas été dans le dessein de le réfuter, nous eussions plutôt renvoyé M. Dupuis aux savans mémoires insérés dans le précieux recueil de l'Académie des Belles-lettres, vol. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 12, 14, 15, 16, 18, 19, 21, 23, 24, 25, 27, 29, 30, 31, 32, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 42 et 43, où il aurait appris ce que l'on doit penser des religions, naturelle, patriarchale, juive et chrétienne; des religions profanes, des religions mahométane, chinoise, indienne; des religions des Perses et des Egyptiens; de la religion et de la mythologie des Grecs et des Romains; et ce qu'on doit pareillement penser des sacrifices, des temples,

des prêtres, des oracles et de la magie ; des fêtes, des mystères et des usages religieux chez les Grecs et les Romains ; enfin, de la religion des Gaulois, des Germains, etc. ; et sans doute qu'il n'aurait pas eu la présomption de croire que son autorité est capable de l'emporter sur celle des illustres savans, qui ont tellement approfondi ces différens sujets, qu'ils n'ont rien laissé à desirer.

Page 26, fin du tableau. Dans la nomenclature des membres de l'Institut, Sylvain Maréchal n'a parlé que de ceux résidans à Paris ; il n'a dénommé, si nous y avons bien fait attention, aucun des non-résidans, ce qui prouverait que les athées sont extrêmement rares dans les départemens. Si la contagion y a pénétré, elle n'a pas fait de progrès, ou bien les membres de l'Institut s'en sont préservés, ce qui leur mérite de grands éloges.

Page 27, ligne 2. Nous n'avons parlé que très-succinctement des Réflexions du citoyen Lareveillère-Lépaux sur le Culte : Nous le reprenons, pour reconnaître d'abord qu'il dit, page 4, que, sans quelque dogme et sans aucune apparence de culte extérieur, on ne peut ni inculquer dans l'esprit du peuple des principes de morale, ni la lui faire pratiquer. Jusques-là il n'y a pas matière à critique, sauf le peu d'exactitude dans la manière de s'énoncer sur la religion catholique.

Mais ce n'est plus le même esprit dans la suite du discours ; on y lit : « Que les dogmes de la religion

et ses rites doivent être d'*une extrême simplicité ;* qu'il ne doit point y avoir de prêtres, comme dans quelques sectes chrétiennes, qui fassent *corps de sacerdoce ;* que le prêtre ou le ministre ne doit être revêtu d'aucun caractère ni de fait ni d'opinion, et qu'il est très-important qu'il ne soit considéré que comme le ministre de l'association religieuse ; que jamais il ne puisse se croire ou se dire celui de Dieu même, ce qui est à-la-fois, ajoute-t-il, un blasphême, et le véritable principe de la tyrannie. »

Voilà, sans contredit, la pure hétérodoxie. Les hérésiarques ne parleraient pas autrement; mais il faut apprendre à ceux qui adopteraient ce système, que si les dogmes de la religion et ses rites pouvaient être réduits à une extrême simplicité, il n'y aurait plus de véritable religion : ce qui la caractérise éminemment, c'est qu'elle est la plus ancienne de toutes, et qu'à cette ancienneté se joignent sa perpétuité et son uniformité.

« Tout change, dit l'illustre orateur de la chaire, Massillon (1), sur la terre, parce que tout suit la mutabilité de son origine. Les occasions, les différences des siècles, les diverses humeurs des climats, la nécessité des tems ont introduit mille changemens à toutes les lois humaines. La foi seule n'a jamais changé. Telle que nos pères la reçurent, telle l'avons-nous aujourd'hui, telle nos descendans la recevront un jour. Elle s'est développée par la suite des siècles

---

(1) Sermon sur la Vérité de la Religion. Carême, vol. 1er.

et par la nécessité de la garantir des erreurs qu'on y voulait mêler, je l'avoue; mais ce qui une fois a paru lui appartenir, a toujours paru tel. Il est aisé de durer, quand on s'accommode aux tems et aux conjonctures, et qu'on peut ajouter et diminuer selon le goût des siècles et de ceux qui gouvernent : mais ne jamais rien relâcher malgré le changement des mœurs et des tems; voir tout changer autour de soi, et être toujours le même, c'est le grand privilége de la religion chrétienne; et par ces trois caractères, d'ancienneté, de perpétuité et d'uniformité qui lui sont propres, son autorité se trouve la seule sur la terre capable de déterminer un esprit sage. »

Quant à la manière dont le citoyen Laréveillère-Lépaux s'exprime en parlant des ministres de la religion, il n'y a certainement pas bien réfléchi lorsqu'il a dit qu'il ne fallait point de corps sacerdotal. Ignorerait-il donc que les évêques sont les successeurs des apôtres, et les prêtres, qui forment le second ordre, les successeurs des disciples ? Si les évêques et les prêtres étaient isolés et indépendans, il n'y aurait point de succession et d'autorité, proprement dite, dans le ministère apostolique. L'assemblée constituante ne toucha point à la hiérarchie. Au reste, le citoyen Laréveillère-Lépaux reconnaît, page 10, l'existence d'un Dieu rémunérateur de la vertu et vengeur du crime, ainsi que l'immortalité de l'ame; et, sous ce rapport, il ne mérite pas le nom d'athée, sur-tout si, comme il le dit, en terminant son discours, il aime *à braver les persécutions d'une orgueilleuse philosophie.*

Page 27, *ligne* 9, Janson, *lisez* Jansen.

Page 28, *ligne dernière.* Nous aurions ardemment desiré d'avoir été présent à la séance de l'Institut, du 15 messidor an 8, où, d'après ce que nous avons appris, le citoyen Cuvier, membre de la première classe, division de l'anatomie, caractérisa si bien les athées, jusqu'à dire qu'ils ne pouvaient être que des *fous ou des fripons.* Dans la même séance, le citoyen François (de Neufchâteau) récita une pièce de vers sur la mort; et en parlant d'une vie future il s'exprima ainsi sur le compte des athées, dans des termes que nous nous empresserions de transcrire, si nous les tenions d'une personne qui se les fût parfaitement rappellés. Nous trouvons seulement dans le journal, intitulé *le Publiciste*, feuille du 24 messidor, ces quatre vers :

Chacun est un héros plein de la noble envie
D'étendre sa mémoire au-delà de sa vie ;
Et son regard perçant dans la nuit du tombeau
De l'immortalité fit luire le flambeau.

Ici, nous devons rendre nos hommages à ces deux savans, et en leurs personnes à tous ceux de leurs collègues, qui ont le courage de confondre ainsi les impies, à l'exemple du docteur Young, qui, comme on l'a vu, a dit, avec tant de vérité : Un astronome athée ne peut être qu'un insensé.

Page 30, *ligne* 17. D'autres sentimens que l'admiration et le respect; *lisez* : d'autres sentimens que ceux de l'admiration et du respect.

Page 35, *ligne* 13. L'extrait de la lettre du général Bonaparte aux consuls a été inséré dans tous les journaux à la date des 5 et 6 messidor (juin 1800).

Page 63, *ligne* 22. L'ex-professeur d'histoire, Jondot, a poussé à M. de Lalande un argument d'une telle force, que nous nous plaisons à le reproduire ici malgré son extrême longueur. A la page 208 de ses Observations Critiques, sur les Leçons d'Histoire de Volney, il s'exprime en ces termes : « Les peuples de l'Afrique et de l'Amérique méridionale sont plus à portée que les Européens d'apprécier *les raisonnemens des athées*, et de juger quel serait notre sort, si nous étions abandonnés à un aveugle hasard. J'ai causé, j'ai vécu avec des hommes de toutes les couleurs, avec des hommes qui ont voyagé sous la zône-torride de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique; tous conviennent de leur étonnement de voir subsister le monde au milieu du désordre apparent des tempêtes et des orages. Si Dieu ne retenait l'haleine bruyante des vents, ils bouleverseraient, jusques dans ses fondemens, la terre que nous habitons. CITOYEN LALANDE, vous n'avez jamais vu d'ouragan sans doute. Le plus terrible de ces phénomènes ne dérange cependant en rien l'équilibre de l'air; si cet équilibre l'était tant soit peu, vous le savez mieux que moi, vous et le globe seriez enlevés en un clein-d'œil. En Europe, nous jouissons d'une tranquillité constante, et, presque toujours en paix avec la nature, nous ne sommes en guerre qu'avec nous-mêmes. En vain, vous nous objecteriez que les tremblemens de terre sont des preuves que la Providence ne veille point aux destinées des hommes. En

dépit de l'expérience, nous nous obstinons à rester dans les lieux où la terre s'est entr'ouverte plus d'une fois. Que Lisbonne soit ébranlée, que trente mille de ses habitans soient engloutis, les hommes ne s'en établissent pas moins dans cette même cité. On les voit dans Saint-Domingue, au Port-au-Prince, demeurer auprès du cratère d'un volcan. Plus d'une fois, une affreuse expérience avait instruit les habitans de Lisbonne du danger qu'il avaient à courir. Quand cette ville portait le nom d'Olysippo ou de Felicitas-Julia, elle n'était pas plus assurée de sa tranquillité qu'elle ne l'est aujourd'hui, et qu'elle ne le sera dans la suite.

» Dans tout le reste de l'Europe, la nature nous sourit; les saisons nous présentent une chaîne non interrompue de plaisirs ; ET NOUS BLASPHÉMONS LA DIVINITÉ ! ET NOUS LA MÉCONNAISSONS ! C'est parce que le bruit des catastrophes ne nous réveille pas assez souvent.

» Aux Isles-du-Vent et Sous-le-Vent, il n'en est pas de même ; on n'est pas tenté d'outrager la divinité au milieu des tempêtes et des orages. Le repos de la nature n'y dure pas assez long-tems, pour qu'on puisse s'endormir sur la vérité de la providence. Au moment où le calme le plus parfait règne dans l'air ; au moment qu'un vent doux et frais balance mollement la tête verdoyante des palmiers, le plus terrible bouleversement est prêt d'éclater. Sur un seul point de l'horison paraît une tache légère ; elle se déploie insensiblement, et augmente de volume. Tout-à-coup l'azur des cieux disparaît ; des nuages effroyables s'amoncèlent. La nature est dans l'épouvante ; le colon regrette le séjour paisible

de l'Europe. Bientôt des éclairs effroyables jaillissent de toutes parts ; *une mer de feu* semble s'emparer de la demeure de l'homme, et commencer l'incendie de l'univers. Malheur à ceux qui ne se cachent point sous terre ! Tous les vents déchaînés se heurtent et s'entrechoquent : on croirait que la terre entière va être balayée ; ils déracinent les plantations, enlèvent et dispersent les cases. Tous les élémens à-la-fois sont conjurés ; pluie, vent, tonnerre, éclair, tout conspire à glacer d'effroi et à augmenter ce fracas. La mer agitée se gonfle, franchit ses bornes, et lance avec furie, au milieu de terres, les vaisseaux qui se croyaient à l'abri sur son sein.... L'ouragan est passé ; le ciel devient pur ; l'homme recouvre sa joie et sa sécurité ; mais il ne peut s'empêcher de reconnaître qu'une main invisible commande aux élémens, arrête la fureur des tempêtes, et que, sans cette protection, CETTE TERRE SERAIT ENLEVÉE AVEC TOUS LES RAISONNEURS QUI OUTRAGENT L'ETRE SUPRÊME. »

Page 89, *ligne* 10. Aux notions philosophiques dont nous avons parlé, il faut joindre la démonstration mathématique contre l'éternité de la matière, par le P. Gerdil, aujourd'hui Cardinal (Paris, 1760, in-12). Il dit, dans sa préface : « Tous les systêmes de l'athéisme et de l'incrédulité, anciens et nouveaux, se réduisent à cette maxime fondamentale, qu'un savant philosophe (Beausobre, Hist. du Manich., liv. 2, chap. 2.), exprime en ces termes : savoir qu'*il n'y a dans l'univers qu'une seule substance qui réunit en elle-même tout ce qu'il y a de perfections, et qui, en vertu du mouvement qu'elle tient de la même né-*

cessité de qui elle tient son existence, se donne sans cesse à elle-même, et reçoit cette infinité de modifications différentes, dont le monde est composé. L'incrédule est donc obligé de reconnaître dans la substance qui compose l'univers, ces trois attributs : 1°. l'éternité du mouvement, ou d'une suite infinie quelconque de modifications qui se succèdent les unes aux autres ; 2°. la nécessité absolue et métaphysique de l'existence, soit de la matière, soit du mouvement ; 3°. l'identité de la substance pensante et de la substance matérielle. Ainsi, l'incrédule, pour suivre les phantômes d'une imagination déréglée, ne craint pas d'étouffer ces premières étincelles de la raison, qu'un sentiment réfléchi sur le spectacle de l'univers et sur les opérations de l'ame, excite et réveille naturellement dans l'esprit, qu'on a vu éclater chez tous les peuples, et dans tous les tems, et qui, par les raisonnemens les plus simples, conduisent l'homme à la connaissance des vérités les plus sublimes. L'univers est un tout composé ; il a donc eu un commencement. L'univers est un tout arrangé ; il a donc un ordonnateur. La pensée et un arrangement quelconque de parties ne peuvent être conçus que par des idees entièrement différentes : l'une n'est donc pas l'autre. Ainsi, des parties non pensantes venant à se réunir, ne formeront jamais la pensée. L'être pensant ne peut donc être produit par un concours de parties ; il ne peut être détruit par leur separation. Ce sont ces notions si simples, ajoute l'auteur, que je me suis attaché à développer dans les trois premières dissertations de ce recueil. »

On

On s'attend bien que nous ne le suivrons pas dans les raisonnemens sur lesquels il fonde son opinion ou plutôt son jugement ; pour opérer une pleine conviction, il faut méditer attentivement l'ouvrage même.

Page 52, *ligne* 6, il l'a même mise, *lisez* il l'a même nice.

Page 104, *ligne* 7, croit s'abstenir, *lisez* devroit s'abstenir.

Ibidem, *ligne* 11. Dans la crainte que l'on ne se rappelle pas parfaitement les motifs de la flétrissure qu'essuya la fameuse Histoire Philosophique et Politique de l'abbé Raynal, nous croyons devoir rapporter les qualifications qui lui furent données par l'arrêt du parlement, du 25 mai 1781. En voici l'énumération : « Impie, blasphématoire, séditieux, tendant à soulever les peuples contre l'autorité souveraine, et à renverser les principes fondamentaux de l'ordre civil. »

La faculté de théologie, de son côté, par sa censure du 16 juin de la même année, la qualifia en ces termes : « Blasphêmes, descriptions obscènes, morale cynique, invectives contre les lois ; principes de sédition et de révolte, en voulant anéantir la piété filiale, inspirer aux enfans une haine violente contre l'autorité paternelle ; cherchant à soulever les peuples, et les invitant ouvertement à massacrer leurs Rois. »

Certes ! on ne peut rien de plus détestable qu'une pareille histoire, et cependant les philosophes athées cherchent à enchérir sur leur modèle.

Page 107, *ligne* 12. Le grand Frédéric devait d'autant moins être soupçonné d'athéisme, qu'il s'est constamment montré le protecteur de la religion protestante, religion dominante dans ses états, et qui n'est

pas entachée de l'incrédulité : il soudoyait dans ses provinces, ainsi qu'à Berlin, des ministres recommandables par leur érudition et leurs talens pour la chaire, à l'exemple de son prédécesseur immédiat, qui avait fait du savant Beausobre son chapelain et son conseiller du consistoire : à la vérité il était tolérant, et il en a donné un grand exemple, en faisant édifier, dans sa capitale, des temples pour les catholiques romains, qui y exercent toujours leur culte publiquement et sans trouble. Mais la tolérance, cette vertu politique qui paraît n'être pas celle à laquelle prétendent les athées, si l'on en juge par l'auteur du Dictionnaire, cette tolérance, disons-nous, est aussi éloignée de l'athéisme que le fanatisme l'est de la vraie piété; on ne peut donc, sans calomnier la mémoire du grand Fredéric, lui donner le nom d'athée.

Il y avait auprès de lui des hommes célèbres en tout genre, sur-tout dans le tems où il avait appellé Voltaire à sa cour, et parmi eux il a pu s'en trouver dont la croyance fut très-problématique ; mais il faisait si peu de cas de ces philosophes, qu'il disait : « Si j'avais à punir une de mes provinces, je la ferais gouverner par des philosophes. » Certes, c'était bien apprécier les philosophes dont il entendait parler, et prouver en même tems son mépris pour leurs principes.

En disant, comme nous l'avons fait, que l'assertion d'athéisme aurait besoin d'une attestation de l'académie de Berlin, nous n'avons pas prétendu que ce corps littéraire fut chargé de constater la croyance de son chef. Il était composé d'hommes d'un rare mérite, et dignes

d'inspirer la plus grande confiance. Plusieurs d'entre eux, apres avoir vécu familièrement avec ce prince et encouru sa disgrace, ont essayé de s'en venger par des sarcasmes. En est-il un, cependant, qui ait osé l'accuser d'impiété ? Que faut-il donc penser de ceux qui, ne l'ayant jamais approché, se permettent une pareille imputation : elle ne peut être fondée que sur de faux rapports, dont on ne s'est pas assez défié.

Page 110, *ligne* 23. Lorsque nous avons parlé de J.-J. Rousseau, nous n'avions pas sous les yeux son Emile. Voici ce qu'on y lit, volume 3, page 179 et suivantes :

« La majesté des écritures m'étonne ; la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à-la-fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grace touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit ! quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait J.-C. : la ressemblance est si frappante, que tous les pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.... »

Si l'on objectait que dans la suite du discours l'auteur affaiblit, et même détruit, en quelque sorte, ce qu'il vient de dire, puisqu'il parle des choses incroyables qui se trouvent dans l'Evangile, de choses qui répugnent à la raison : tout ce qui résulterait de ce rapprochement, c'est qu'on n'aurait pas le droit de se préva-

loir du témoignage de J.-J., tel qu'il vient d'être rapporté; mais la perte serait facile à réparer. Voici une autorité beaucoup plus respectable que la sienne, et à laquelle on ne peut reprocher aucune contradiction.

M. Le chancelier d'Aguesseau, justement nommé l'oracle de la science et de la sagesse, en traitant le même sujet, s'exprime ainsi (1) : « Un seul livre, écrit simplement, capable d'étonner les plus grands génies par l'élévation de ses principes, et cependant à la portée des plus petits esprits, contient toute la loi évangélique : il n'a point de page qui ne renferme beaucoup plus de substance et n'aille beaucoup plus loin que tout ce que les plus grands hommes de l'antiquité sont parvenus à découvrir sur la morale par parties, avec peine et par un long circuit de raisonnemens. La vérité de ses décisions se présente d'elle-même et frappe également tout le monde, et l'on reconnaît qu'elles sont conformes à la nature de l'homme, à ces premières notions de droiture et de justice qui ont toujours été en lui, dont tout homme raisonnable ne cherche point la preuve, et dont les plus déraisonnables ne peuvent même douter. Un ouvrage si fort au-dessus des forces de l'homme est encore une preuve de la vérité de la religion chrétienne et de la divinité de J.-C. »

Page 113, *ligne* 3, vous êtes d'autant plus; *lisez* vous êtes par cela même.

Page 116, *ligne* 13, prouver, *lisez* procurer.

Page 117, *ligne* 12, tentative, *lisez* tentation.

Ibid. *Ligne* 18, tant de notes, *lisez* un si grand nombre de notes.

Page 124, *ligne* 24, lieu, *lisez* lien.

La même faute est à corriger à la *page* 81, *ligne* 2.

Page 128, *ligne* 16, après ces mots, le monde entier : *ajoutez :* s'il était possible d'y parvenir, c'est alors.

Page 135, *ligne* 17, inconvenable, *lisez* inconcevable.

---

(1) Vol. 12 de ses Œuvres, page 420.

FIN.